

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

INSTRUCTION

LA DENTELLE

Elle est loin de son antique splendeur, cette imposante souveraine dont la tyrannique puissance coûta si cher aux siècles passés, et surtout au règne de Louis XV, époque des abbés efféminés, des chevaliers à jabots, manchettes et canons, dont la fantaisie se payait 7,000 livres. A ce moment, il fallait de la dentelle pour vivre. Les plus petits comme les plus grands se couvraient de ce tissu vaporeux que l'on obtient soit du lin, soit du coton ; car, ici comme ailleurs, l'on se heurte au faux à côté du vrai. Le bourreau, lui-même, portait de la *Malines*. On ne pouvait expédier les patients avec une plus royale tenue, et les victimes, vraiment, auraient eu fort mauvaise grâce à se plaindre. Les dentelles couraient donc les rues, autrefois ; elles n'en étaient pas moins d'un prix fabuleux. L'histoire nous a conservé la valeur de la garniture des draps dans lesquels couchait la duchesse de La Ferté. Elle s'élevait à 125,000 francs. Depuis cet âge d'or, la dentelle a périclité ; la décadence est venue. C'est l'histoire de toutes les apogées... Nos costumes se sont simplifiés... quant aux dentelles. Notre mise a fait invasion dans la soie, oubliant, dans les tiroirs des grand'mères, les tissus café au lait qui, à leurs yeux, conservaient encore un prestige extraordinaire. Cette teinte jaunâtre était, pour elles, ce qu'est, pour le gourmet, la couleur topaze d'un vin vieux. Elle constituait la marque de fabrique et le titre de noblesse du tissu. Aussi, dans ces temps-là, y avait-il des *vieillisseurs* de dentelles qui suspendaient ces dernières dans de hautes cheminées, afin de les exposer quelque temps à la fumée... comme les jambons, ou bien qui les trempaient dans du café noir comme on trempe un petit pain beurré. N'avons-nous pas, aujourd'hui, des fabriques de *vieux Rouen* ?

La dentelle se fabriquait à Bruxelles, dans des caves, à l'abri de toute agitation atmosphérique qui pût casser le fil d'une extrême ténuité dont se servaient les ouvrières. Il en résultait, pour ce travail, une longue période de temps qui amenait forcément la teinte sale que l'on recherchait alors et que nous retrouvons aujourd'hui dans le *point d'Angleterre*... ce fameux point fabriqué à Bruxelles.

A quelle époque remonte l'invention de la dentelle et quand fut-elle introduite en France ?

Les uns attribuent à la Flandre l'idée première, d'autres auteurs accordent la priorité à l'Italie. Ces deux pays, le nord et le midi, se livrent, sur ce sujet, à une série de récriminations mutuelles. Du reste chaque fois que l'on se trouve en face d'un homme ou d'une invention en vogue, il n'est pas rare de voir deux pays au moins se disputer l'honneur de son berceau. L'on n'y songe guère tant que l'homme ou l'invention restent inaperçus mais, du jour où la renommée fait retentir les échos des louanges de cette célébrité, vite l'on s'empresse de réclamer la paternité de l'enfant.

L'Italie fournit, à l'appui de sa réclamation, les toiles de Carpaccio ; la Flandre, celles de Metzys. Quoi qu'il en soit, ce fut au quinzième siècle que Venise et Bruxelles possédèrent les premiers métiers.

Ces métiers qui, d'âge en âge et malgré les progrès dont la griffe s'imprègne aujourd'hui partout, ne se sont ni modifiés ni améliorés dans certaines contrées, se composaient d'un coussin et du carreau destiné à recevoir les épingles jouant dans la fabrication le rôle de jalons. Le métier, très-portatif, pouvait être mis sur les genoux, ce qui facilitait beaucoup le travail en permettant à l'ouvrière de changer de position.

On attribue à Henri II l'introduction de la dentelle en France et son adaptation autour du cou; comme, à mademoiselle de Fontanges, l'*initiative inconsciente* de la coiffure en dentelle; Henri II avait une cicatrice au cou. Ce monarque, assez coquet pour désirer cacher cette éraflure d'une peau qu'il soignait avec des bains de son, de la poudre à la Maréchale, et *cætera*, inventa la collerette empesée à laquelle on donna le nom de *fraise*, par comparaison avec la fraise de veau. La collerette s'agrémenta, bien entendu, d'une profusion de dentelles. Les proportions dépassèrent même ce que l'on pouvait imaginer dès le principe. Les vieilles estampes que l'on a conservées nous montrent les collerettes, sous Henri IV, devenues un immense plateau sur lequel reposait la tête. L'excentricité se livra à une course vertigineuse jusqu'en 89. La Révolution lui porta un coup terrible. Marie-Louise et madame Récamier la remirent à la mode. Ce fut pour elle un règne bien éphémère auquel, en 1818, une nouvelle invention, celle du tulle, vint mettre fin. Pauvre reine déchue, l'heure de l'abdication sonnait enfin!

J'ai parlé de mademoiselle de Fontanges. Un jour, dans une chasse royale, une branche indiscreète ayant enlevé brutalement le chapeau de l'amazone, les cheveux de la jeune fille se dénouèrent et tombèrent sur ses épaules. Ne sachant comment rajuster sa luxuriante chevelure, mademoiselle de Fontanges tira, de sa poche, un charmant mouchoir de dentelle, s'en fit une coiffure originale et gracieuse au possible, puis elle continua sa route. Le Roi l'aperçut ainsi. Mademoiselle de Fontanges était charmante. Louis XIV daigna s'extasier devant la cour. Dès lors la *coiffure à la Fontanges* était créée!...

On ne saurait croire à l'influence d'un mot royal sur la mode.

Cette anecdote m'en remet en mémoire une autre non moins étrange et beaucoup plus piquante, qui fut le point de départ des *paniers*, les grands parents de l'ancienne crinoline.

Jusqu'à l'aventure dont je vais parler, le panier qui semble avoir pris naissance chez les Sauvages — le navigateur Marco Polo raconte avoir vu, sur des femmes indiennes, des jupes garnies de cercles de fer — n'eut qu'un règne assez pâle. A partir de ce moment, il y eut une recrudescence de fureur qui fut poussée jusqu'au vertige.

C'était un soir d'été. Il y avait, au Cours-la-Reine, grande affluence de monde. On riait, on causait. Tout à coup une rumeur immense parcourt les rangs de la foule. Une dame, connue pour son excentrique audace, s'avance suivie d'une bande de gamins riant aux éclats et auxquels vient bientôt se mêler une escouade du guet, pour rétablir l'ordre. La dame avait parié de paraître à la promenade avec un des paniers sur lesquels on faisait sécher le linge. Pari tenu; gageure exécutée.

La cour en fit des gorges chaudes, la carica-

ture s'en empara; mais les rieurs eurent beau faire, les maris se virent contraints de mettre leurs épouses en cage.

... Jusqu'au ministre Colbert, la France reçut ses plus belles dentelles de Venise ou de Bruxelles.

Elle avait bien, par-ci par-là, quelques fabriques, dans l'Auvergne et dans le Languedoc, notamment, depuis le seizième siècle. Des colporteurs, munis de lots considérables, venaient vendre leur marchandise dans les châteaux et dans les villes. Colbert, ennuyé de recourir à l'étranger et jaloux de doter son pays d'une industrie si belle, établit à Louray et par édit daté de 1665, une manufacture royale dont il confia la direction à une dame Gilbert, chargée de faire venir trente ouvrières de Venise. Bientôt Colbert put présenter au roi le premier *point d'Alençon*, qui n'est donc que l'ancien point de Venise.

Aujourd'hui, l'industrie dentellière s'étend un peu partout, mais particulièrement dans le Calvados, — aux environs de Caen et de Bayeux, — qui fournit ce que l'on nomme les *dentelles de Chantilly*, lesquelles ont une supériorité incontestable sur les autres. Lyon, Calais fabriquent l'imitation, mais sont fort éloignés de la perfection obtenue dans le Calvados.

Les arondissements de Bayeux et de Caen occupent près de quarante mille ouvrières qui travaillent dans leurs familles, et gagnent de 10 à 20 centimes par heure.

Avant d'être ouvrières, elles subissent un apprentissage de durée variable, qui se fait dans des ouvroirs spéciaux, sous une direction intelligente.

Le métier y porte le nom de *carreau*, *coussin* ou *oreiller*. Comme accessoires, on ne compte que les fuseaux qui portent le fil et les épingles-guides.

La dentelle de Bruxelles se fait avec le plus beau lin que l'on connaisse, le lin de Brabant. Elle se compose d'un fond et de fleurs faits séparément. Les fleurs sont toutes entourées d'une sorte de cordonnet fin et régulier qui les réunit au fond.

Dans le *point de Bruxelles*, le fond est une série de petites bandes de 2 centimètres de largeur, faites au carreau et raccrochées à l'aiguille. Dans le *point d'Angleterre*, le fond est formé par un tulle de coton à la mécanique.

La dentelle de France, inférieure comme finesse à celle de Bruxelles, est beaucoup plus riche et de dessins plus variés et plus compliqués.

Les *Valenciennes* sont d'une seule pièce et travaillées au fuseau; le fond est presque toujours triangulaire.

Elles sont très-fines, solides et uniformes.

Les *Malines* présentent une fabrication analogue, seulement un fil plat borde les fleurs donnant aux contours l'apparence d'une broderie.

Comme on le voit, toutes les dentelles ont une certaine analogie entre elles. Leur raideur est facile et vient d'un apprêt qui a, en même temps, pour but de les empêcher de subir l'influence de l'humidité. L'apprêt se compose d'une dissolution de 40 grammes de borax dans un litre d'eau bouillante, puis de 200 grammes de gomme-laque. Une fois le mélange bien fait, on plonge les dentelles dans ce bain agglutinant et on les fait sécher.

En 1745, la dentelle compta une rivale importante dans la *blonde*, dentelle de soie plate, blanche ou noire, qui fut fabriquée, avec succès, à Chantilly et en Normandie, mais ne fournit que des qualités inférieures à Mirecourt et au Puy. La blonde donna naissance à la *fausse blonde*, qui est le tulle de soie coupé par bandes et brodé.

Cette dentelle a un inconvénient. On ne lui redonne guère la blancheur qu'elle a perdue. Ce-

pendant, comme après tout il ne faut désespérer de rien, on peut employer le moyen suivant : La découdre, la repasser, la plier dans une toile que l'on met à tremper vingt-quatre heures dans de l'huile d'olive. Rincer dans une eau bouillante très-chargée en savon et la tremper dans de l'amidon blanc fondu; puis retirer la blonde de la toile où elle est renfermée et la repasser. On emploie le même procédé pour toutes les dentelles blanches.

Quant aux noires, voici le procédé le plus simple : On plie les dentelles de manière à en former un petit paquet que l'on trempe dans de la bière et que l'on frotte dans ce liquide. On les retire et on les roule dans un linge, mais *sans les rincer*. On repasse ensuite à l'envers, quand l'humidité n'a pas complètement disparu, et sur une couverture de laine.

MAURICE GARDOT.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DE LA MÈRE BARAT

Fondatrice

de la Société des Dames du Sacré-Cœur.

PAR M. L'ABBÉ BEAUNARD (1)

Ceci est l'histoire d'une contemporaine, et sans doute plus d'une de nos lectrices a vu cette sainte femme, aussi aimable, aussi intelligente qu'elle était parfaite, et qui cachait sous les dehors de l'humilité la plus vraie et de la simplicité la plus profonde, ses rares vertus et ses grandes œuvres. Sophie-Madeleine Barat naquit à Joigny, en 1779, d'une famille de vigneron; tout en elle et autour d'elle fut modeste, pauvre, pieux; pourtant elle dut à son frère, qui se destinait au sacerdoce, une instruction approfondie et qui rehaussa les plus heureux dons de l'esprit et de l'âme. Cette enfant, si obscure et si ignorée, était une pierre choisie par Dieu pour élever un nouvel édifice. Au sortir de la Révolution, tous les anciens monuments de la piété française se voyaient renversés; les troupeaux étaient parqués dans les sanctuaires, les maisons de prières n'existaient plus,

les antiques abbayes et les modestes couvents où, depuis des siècles, les jeunes filles venaient chercher une éducation chrétienne, étaient détruits, et ce fut en présence de ces ruines que deux pauvres prêtres conçurent la pensée de constituer une société nouvelle de femmes consacrées à Dieu, qui se voueraient à la jeunesse et l'instruiraient dans la connaissance de Dieu et de la religion. Ils cherchaient tous deux les femmes de piété et de cœur qui pouvaient convenir à cette grande mission, et le jeune abbé Barat dit à son ami, Joseph Varin : — J'ai une petite sœur.

Ce mot fut décisif; le P. Varin vit la *petite sœur*; il fut frappé de sa modestie, de l'air de bonté qui régnait sur son visage, de la vive et profonde intelligence qu'elle ne pouvait cacher. Elle avait le goût de la vie religieuse, et, avec beaucoup de courage, elle consentit à en faire un essai, dans une absolue pauvreté et dans le dénuement de tous les appuis humains. Avec quelques compagnes, elle ouvrit à Amiens une école, où elles enseignaient à quelques petites filles la lecture, l'écriture et le catéchisme, pendant qu'elles-mêmes s'exerçaient à la pratique des austères vertus religieuses et qu'elles étudiaient la dévotion au Sacré Cœur, auquel elles voulaient se dévouer d'une façon spéciale. Ce petit rien, cette

(1) Deux beaux volumes, avec portrait, prix : 13 fr. franco. — Chez Poussielguo, rue Cassette, 27.

école, ces pauvres filles, avaient reçu la bénédiction divine; le *Croissez et multipliez* s'accomplit sur elles : à vingt-trois ans, Madeleine fut élue supérieure de sa communauté, et quand elle mourut, à quatre-vingt-six ans, elle avait vu s'élever plus de cent maisons du Sacré-Cœur, elle avait admis aux saints vœux quatre mille religieuses, dont treize cents l'avaient précédée dans une autre vie, et elle avait répandu l'inestimable bienfait de l'éducation chrétienne sur un nombre incalculable d'enfants. *Le doigt de Dieu est ici.*

Oui, la protection divine est évidente, mais le caractère de madame Barat explique aussi cet admirable succès. Rien de plus doux, de plus suave, de plus attrayant que ce cœur trempé dans les sucs de l'Évangile; son caractère se déroule dans ces deux volumes avec un charme extrême; on apprend à y connaître madame Barat par ses œuvres, par ses souffrances — car elle a beaucoup souffert — par ses écrits; sa nombreuse correspondance est un trésor dans lequel l'auteur a largement puisé. On y trouve la raison de sa conduite, le secret de ses œuvres, le progrès de sa sainteté, et on l'aime d'autant plus qu'on la connaît davantage. Ses compagnes inspirent également un profond intérêt; on aime à vivre avec ces âmes dévouées qui ont tant aimé Dieu et si bien aimé les enfants; toutes les élèves du Sacré-Cœur ont lu ou devront lire la *Vie de madame Barat*; que de noms chéris elles y retrouveront, et comme à l'école de Jésus-Christ, la sainteté s'est faite aimable, douce, et toute à tous!

On pourrait regretter peut-être que l'auteur ne se soit pas étendu davantage sur les humbles commencements du Sacré-Cœur, plus intéressants à coup sûr que les nouvelles et brillantes fondations de Rome ou de Turin; peut-être les documents ont-ils manqué pour ces débuts, tandis qu'ils se multiplient vers le milieu et à la fin de cette carrière si noblement remplie.

Le zélé historien de madame Barat s'est montré au niveau de son sujet: il a répandu dans son travail l'onction, la piété, la connaissance du monde, et cet esprit aimable qui semble un legs de saint François de Sales; et les dames du Sacré-Cœur, par leur intime union avec Marguerite-Marie, ne sont-elles pas filles, elles aussi, du bienheureux évêque de Genève?

TRIOMPHE DE FEMMES

PAR ÉTIENNE MARCEL (1).

Où est la gloire des femmes? Est-ce la beauté, l'esprit, la science, le courage, qui leur font remporter des victoires durables? L'auteur a-t-il voulu célébrer Aspasia, Cléopâtre, la belle Paule, madame Récamier, madame de Sévigné, madame de Staël, Victoria Colonna, Jeanne d'Arc ou Isabelle de Castille? Non, il n'a pas cherché si haut ses touchantes héroïnes: il a trouvé et prouvé que les femmes triomphaient surtout par les vertus modestes, qui souvent demandent plus de force que les faits d'armes les plus éclatants. Dans la première des nouvelles qui forment ce volume, une jeune fille, une enfant, réconcilie une famille divisée; dans la seconde, les vertus d'Edmée remettent la paix entre deux hommes qui représentent deux classes de la société, la noblesse et l'industrie; dans la troisième, la douceur et la grâce de deux jeunes amies font cesser une vive querelle entre leurs pères; c'est la même idée, on le voit, ingénieusement dramatisée sous des formes diverses; peut-être l'auteur aurait-il dû éviter le subterfuge qui fait entrer Louise de Kervelec, sous un faux nom, dans la maison de son aïeul; peut-être l'industrie n'est-elle pas aussi moralisatrice que ces jolies pages semblent le dire, peut-être aussi pourrait-on demander au style d'Etienne Marcel, un peu plus de simplicité et une plus grande sobriété d'épithètes, car enfin le substantif n'exige pas impérieusement l'accolade de l'adjectif; on peut parler d'une main sans répéter à satiété qu'elle est fine et blanche; d'une tête, sans redire qu'elle est blonde ou brune; d'une jeune fille, sans l'appeler sans cesse la chère mignonne ou le petit ange; ces mignardises gâtent un récit souvent spirituel ou dramatique, et font regretter la première manière de l'auteur, forte, simple et sans clinquant.

Espérons que cette plume habile redeviendra elle-même, et que, cessant de faire des concessions au mauvais goût, elle nous permettra de louer à loisir la forme aussi bien que le fond de ses écrits.

(1) Chez Blériot, 53, quai des Augustins, Paris
Prix: 3 francs franco.



LETTRE A NATHALIE

SUR L'OPPRESSION DES RICHES

Ma chère Nathalie,

Vous me faites remarquer fort justement, en réponse à mes deux dernières lettres, que si les riches ont des reproches à se faire, les pauvres, à leur tour, ne sont pas plus parfaits que nous : ce n'est point parmi eux qu'il faudrait chercher communément des modèles de charité, de justice, de douceur.

Vous comprenez bien, ma cousine, que je n'ai pas l'intention de discuter avec vous sur ce point. Tout au plus pourrais-je faire valoir comme une circonstance atténuante ce fait assurément incontestable, c'est que si, de part et d'autre, on témoigne de quelque irritation et de quelque impatience; si par le malheur des temps on en est arrivé à se supporter avec moins de douceur ou à s'entraider avec moins de spontanéité, il faut bien reconnaître que le riche a de son côté tous les avantages de la position. *Il est du côté de l'ombre*, pour me servir de l'expression usitée dans les arènes espagnoles, tandis que le pauvre est du côté du soleil, de la chaleur, de la souffrance.

D'ailleurs, ma chère Nathalie, c'est à vous que je m'adresse et non point à une autre. Vous avez trop d'esprit pour vous y tromper, et vous saisissez fort bien par où ces réflexions, malgré leur aspect abstrait et leur forme désintéressée, atteignent votre personne elle-même. Je combats en vous souvent, ma cousine, les tendances plus que les actions. Nous sommes ainsi faits, pour notre vertu et pour notre épreuve, que, sans nous abandonner le plus souvent ni à des habitudes ni à des pratiques condamnables, nous ne laissons pas d'en concevoir l'idée et même d'en admettre ou d'en provoquer la tentation.

Vous comprenez, sans que je vous le dise, de quelle utilité et de quel secours deviennent, au moment de ce premier consentement et de cette première faiblesse, les réflexions que nous échangeons ensemble.

En voulez-vous la preuve, Nathalie? Je n'irai pas la chercher bien loin ni la reprendre de bien haut.

Vous croyez peut-être, ma chère enfant, que je vous ai tout dit sur ce sujet de la richesse, sur l'abus que nous sommes perpétuellement tentés de faire de notre fortune, sur cet égoïsme com-

mode dans lequel viennent se perdre nos meilleurs instincts de charité. Un peu plus, et vous me prendriez pour un de ces ennemis de l'ordre social, qui dévorent les riches et les exterminent dans leurs discours, regrettant de ne pouvoir le faire en réalité.

Je ne vous ai cependant pas tout dit, ma cousine, et vous n'apprendrez pas sans quelque étonnement mon dessein de ce jour. C'est de vous prouver à vous, vous la bonté, la douceur, la grâce même, que vous êtes peut-être sur le grand chemin de devenir une véritable despote vis-à-vis de vos inférieurs, et que déjà vous faites peser sur eux l'oppression la plus inique et la moins justifiée.

Vous ne prenez point, Nathalie, ces gros mots qui traduisent ma vraie pensée, ni pour une plaisanterie ni pour un reproche. Ce sera, si vous voulez, un avertissement, une consultation médicale sur une infirmité morale qui vous menace, et dont je vois poindre en vous les premiers symptômes.

Vous rappelez-vous, Nathalie, la dernière excursion que nous avons faite ensemble chez ce tapissier qui demeure au coin de la rue de la Paix? Vous ne l'avez assurément pas oubliée, non plus que notre fameuse discussion sur l'entrée et la sortie d'un magasin, discussion où vous m'avez paru cette fois tout à fait convaincue. Je vous ai depuis entendue enseigner à votre tour que, pour la correction des manières, un cavalier doit faire passer devant lui la dame qu'il accompagne, lorsqu'ils vont tous deux de la voie publique dans un endroit habité et connu; et, au contraire, lorsque de ce magasin ou de cette maison il s'agit de mettre le pied dans la rue, c'est à l'homme à sortir le premier. Toute autre façon d'agir doit être considérée à bon droit comme un solécisme de conduite. Dans l'un et l'autre cas, on agit par le même motif, qui est le soin de protéger la femme à qui on a l'honneur de donner la main.

Pendant que je suis en veine de souvenirs, je dois confesser encore avec un repentir rétrospectif que j'ai été loin, surtout au retour, de me montrer pour vous parfaitement gracieux et parfaitement aimable. J'étais, s'il le faut dire, d'assez

méchante humeur, sans que vous ayez jamais su la raison de cette impatience.

Eh bien ! ma chère cousine, c'est à vous-même que j'en voulais, et si je ne vous l'ai pas dit alors, contrairement à toutes nos habitudes, c'est que vous aviez ordonné de vous conduire à l'église de la Madeleine, c'est-à-dire à deux pas, et je n'aime pas, comme vous le savez, jouer dans la conversation aux propos interrompus.

Voici donc ce qui excitait mon courroux.

Vous rappelez-vous ce que nous étions venus faire chez cet honorable industriel ?

Hélas ! mon Dieu, ne vous moquez pas trop de ma pauvre mémoire, Nathalie ; la vérité est que, malgré moi, elle me sert au point de me rappeler jusqu'aux plus minces futilités de la vie, jusqu'à l'intonation d'une phrase et jusqu'au mouvement d'un geste.

Écoutez donc ce que je lis dans cet album intérieur de ma pensée.

Il s'agissait d'une espèce de chaise basse, vulgairement appelée *causeuse*, si je ne me trompe point. C'était le cadeau de noces de votre amie Geneviève. Vous vous rappelez encore mes petites plaisanteries sur ce futur qui avait trouvé moyen de disparaître durant le temps des fiançailles, sous prétexte de régler au fond de la province, je ne sais quels comptes avec je ne sais quel régisseur de ses châteaux, ces choses, en un mot, que certains gens font en deux heures, et certains autres en un mois. Aussi quelle splendeur de broderies ! et nous avez-vous assez fatigués des *tâches* que vous vous donniez le soir, à la lueur de la lampe, alors que j'ai cessé de vous voir pendant près de trois semaines, parce que je vous faisais durant votre travail l'effet d'un inconvénient !

C'était donc de toute cette facture du canevas qu'il vous avait fourni, du dessin qu'il avait fait tracer, des laines qu'il vous avait procurées et assorties, de la monture en palissandre où il avait fait encadrer ce dossier et ce siège de fleurs épanouies sur un fond de velours, qu'il s'agissait de s'acquitter. Vous aviez commandé et commandé toujours, comme peut le faire parfois le souverain d'un pays constitutionnel, sans trop se souvenir qu'il y a des Chambres, et qu'à un certain moment son ministre des finances va être obligé d'y exécuter le grand tour de force, intitulé, chez tous les peuples, l'équilibre du budget.

Il paraîtrait, ma cousine, que vous exercez sur vous-même un assez rude contrôle et que, malgré l'excuse, qui peut se tirer de nos mœurs et de nos habitudes politiques, vous n'aimez point les déficits. Je vous vois encore frémissante et indignée à l'aspect de la note totale et définitive dont, paraissait-il, le montant suffisait pour vous faire pâlir.

Je ne sais pas si le digne marchand vous avait en effet traitée avec autant de rigueur qu'il vous plaisait de le dire, ou, pour parler plus sincère-

ment, avec autant de mauvaise foi que vos paroles auraient pu l'insinuer ; mais enfin il est permis de penser, puisque vous avez jugé à propos de lui continuer la faveur constante de votre pratique, qu'il ne vous a point paru trop criminel ni de trop mauvaise foi.

Ce n'était probablement pas votre avis à ce moment-là, si j'en juge par les allures et les reproches de votre discussion. Permettez-moi de vous en remémorer un peu les différentes phases, afin de vous expliquer plus précisément ce que j'y trouve à reprendre, ces méprises de conduite ayant plus de portée que vous ne pourriez le croire au premier abord.

Voici donc en peu de mots comment les choses se sont passées.

Quand vous avez voulu remettre au marchand l'argent de votre facture, vous en aviez déduit un rabais qui ne laissait pas d'avoir quelque importance. Vous avez expliqué à ce monsieur que vous vous contentiez de suivre l'usage de votre famille, et vous lui avez cité différentes occasions où, sur des notes de fournitures et de travaux assez considérables, son prédécesseur et lui-même avaient consenti de bonne grâce à un adoucissement sur la totalité du prix. Il vous a répondu, à son tour, en fort bons termes et non sans une grande apparence de raison, qu'en effet le prix de chaque objet livré à votre père était compté avec une certaine largeur, qui permettait ce sacrifice de sa part sans compromettre ses bénéfices, mais que les choses s'étaient passées tout autrement à votre égard.

En effet, vous étiez venue le trouver lorsque vous n'étiez pas décidée encore sur le présent que vous comptiez faire à la future marquise. Vous lui aviez demandé, en arrêtant votre choix sur ce petit meuble, de tout vous compter au plus juste. Vous étiez dans la nécessité de ne point puiser trop largement dans votre bourse de jeune fille, et vous vous en rapportiez à sa bonne foi pour ne point payer trop cher.

« Nous avons, mademoiselle, » a repris avec beaucoup de politesse et de convenance M. Terbelin, « nous avons tenu compte du désir que vous avez manifesté, et nous avons établi notre » facture sur l'extrême limite des prix. Le rabais » que vous demandez est donc réellement accordé d'avance, et vous nous constituerez en » perte si vous vouliez absolument l'exiger. »

Je dois vous rendre cette justice, ma chère cousine, que vous n'avez point l'habitude d'user de lésinerie ni de mettre en avant des exigences mal fondées. Je vous ai toujours vue au contraire apporter une véritable largeur et une libéralité décente dans le règlement de vos petites dettes. Ce n'est donc point sans un vif étonnement et un juste regret que j'ai entendu votre réplique si verte et si peu mesurée. Il s'en faut vraiment de bien peu que vous ne vous soyez tout à fait fâchée, et je me plais à croire que vous

n'avez pas gardé le souvenir de tout ce qui vous est échappé. Vous n'en avez certainement pas eu sur le moment la parfaite conscience.

Au lieu de prendre en considération, comme vous le deviez sans aucun doute, cette argumentation si raisonnable, si respectueuse, si serrée, savez-vous bien, ma cousine, ce que vous lui avez répondu ? Vous vous êtes rejetée tout d'un coup sur la situation de votre père, sur l'importance des commandes qu'il faisait chaque année, sur le dommage qu'éprouverait la maison Terbelin, si vous preniez sur vous de dire à tout venant que vous aviez été exploitée, que vous aviez été la victime de votre confiance et la dupe de votre bonne foi.

Là-dessus vous avez repris majestueusement votre facture, et d'un ton glacial, tout différent de celui que vous veniez d'employer, vous avez demandé qu'on vous l'acquittât, présentant en même temps à la caisse un billet de 500 fr., pour qu'on vous en rendit la monnaie.

Il est arrivé alors ce qu'il était facile de prévoir, ce que votre courroux, peut-être un peu forcé à dessein, avait sans doute pour but d'amener, c'est que, sur l'ordre formel du chef de la maison, votre note a été réglée suivant votre désir et non point dans le sens de ses réclamations.

Voilà, ma chère enfant, ce que vous avez cru pouvoir accepter; quant à moi, je n'ai pu me défendre d'une certaine honte intérieure. J'aurais voulu pour beaucoup qu'il me fût permis de tirer cet argent de ma poche, et de l'offrir au marchand tapissier.

En effet, votre action n'était pas juste. Elle constituait au premier chef ce que j'appelle un abus de pouvoir, un fait d'oppression vis-à-vis d'un homme qui ne pouvait point se défendre contre vous.

Vous comprenez bien, sans que j'insiste, qu'entre vous deux la partie n'était pas égale. Pour vous soustraire à cette petite mésaventure d'une élévation de prix, ou pour tirer vengeance de ne rien avoir obtenu, vous ne le menaciez de rien moins, en définitive, que de lui porter un préjudice considérable. Si vous étiez plus familiarisée avec les termes de nos lois, et si je ne craignais pas de vous voir donner à ce mot un sens qui ne serait point ici d'une suffisante exactitude, je dirais que vous vous proposiez de commettre un véritable délit de diffamation. La diffamation, en effet, suivant la définition de nos codes, ne consiste pas seulement à répandre un bruit calomnieux et sans fondement, mais encore à répéter, de façon à lui donner une publicité préjudiciable, un fait regrettable ou fâcheux, que les lois ne permettent point d'exploiter ainsi contre un individu.

Voyez plutôt ce qui serait arrivé si, le marchand refusant de céder, vous eussiez mis en effet à exécution votre menace. Faute d'avoir su consentir à un sacrifice sur lequel il ne comptait

pas, faute d'avoir pris ses précautions contre une obstination qu'il n'avait pas pu prévoir, le pauvre M. Terbelin se trouvait exposé non pas seulement à perdre la pratique de votre père, mais encore la clientèle de votre famille et des connaissances devant lesquelles vous auriez pu le discréditer. Il n'en faut pas davantage pour porter une rude atteinte à la prospérité d'une maison de commerce. Plutôt que de courir ce péril malheureusement trop probable, je suis persuadé que M. Terbelin aurait mieux aimé passer par profits et pertes le meuble qu'il vous avait fourni et vous en faire absolument cadeau.

Le malheur est, Nathalie, non pas que, sur un moment de vivacité, vous vous soyez laissée aller à prononcer des paroles auxquelles la réflexion, la justice et les bons conseils ne vous auraient sans doute point permis de donner suite; mais qu'une semblable conduite soit journellement tenue par des gens auxquels leur fortune et leur situation sociale devraient imposer plus de réserve, de droiture et d'humanité.

C'est une plainte commune des riches de payer plus cher que les autres et d'être ainsi, en quelque sorte, les victimes de leur propre fortune. Je ne trouve pas qu'ils aient le moins du monde raison. La plus simple réflexion devrait leur montrer que cette légère augmentation de prix est en définitive comprise dans le marché, qu'elle fait partie rigoureusement de l'achat dont ils prennent livraison.

Ne voyez-vous pas bien qu'ils tiennent, lorsqu'ils se présentent dans un magasin où ils sont connus et habitués, à être reçus avec les ménagements et les égards dus à leur position et à leur fortune ? Il leur semble tout simple et tout naturel que le maître de l'établissement se dérange de sa personne, qu'il abandonne au besoin un autre client pour ne s'occuper que d'eux. On leur montre de préférence ce qu'il y a de plus nouveau, de plus frais, de mieux réussi. S'agit-il de venir prendre à leur domicile quelque mesure, de leur soumettre quelque échantillon, de combiner quelque arrangement sur place, au lieu de leur expédier le premier venu, on ne manque pas de mettre en mouvement, à défaut du patron lui-même, l'employé le plus élevé, le plus intelligent, le plus capable. S'il leur plaît d'être servis à jour fixe, ils peuvent avoir plus que des volontés; leurs désirs deviennent des ordres et leurs caprices mêmes sont écoutés et accomplis comme de véritables nécessités. Fort souvent leurs achats réels et le gain qu'ils procurent à un commerçant ne sont pas, à tout prendre, considérables: il est telle pratique beaucoup plus humble et beaucoup moins exigeante, dont on retire au bout de l'année plus de profits, et pour laquelle cependant on ne croit pas devoir se mettre ainsi en frais de déférence et d'obséquiosité. Il est donc bien entendu que ces égards, ces privilèges, ces attentions onéreuses pour le marchand doivent so

payer comme le reste. La doctrine est peut-être dure, et de plus elle a le grand inconvénient de paraître nouvelle; mais il n'est pas possible d'y rien changer ni d'en rien adoucir. Il n'est pas équitable de vouloir être servi et obéi dans des conditions particulières, sans que le débitant y retrouve un dédommagement pour cette espèce particulière de mise de fonds.

Dans cet ordre d'idées qui regarde la stricte justice à observer entre ceux qui vendent et ceux qui achètent, je ne saurais approuver non plus, Nathalie, un procédé auquel je vous ai vue plus d'une fois avoir recours. C'est aujourd'hui le jour des critiques à bout portant, et vous ne me reprocherez pas, comme je vous ai entendue le faire, par une sorte de badinage, que mes lettres ont un vague parfum de dissertation, tant je m'applique à généraliser ce qui vous regarde.

D'après ce que vous m'avez expliqué vous-même, votre père règle par trimestre la pension qu'il vous fait pour votre entretien personnel et pour vos menus plaisirs. Son intention bien avouée est que vous soyez toujours assez en avance d'argent pour attendre largement vos échéances, et ne point redouter d'être prise au dépourvu.

Ces sages combinaisons de votre père ne se sont qu'imparfaitement réalisées. Je ne vous en fais point un reproche, et je ne voudrais pas insinuer que vous auriez pu maintenir un excédant disponible.

Quoi qu'il en soit, sans être précisément entêtée, je vous ai vue souvent à court lorsqu'arrivait le troisième mois. Vous évitiez alors de faire des dépenses pour lesquelles l'argent vous aurait peut-être manqué, ou bien, ce qui vous est arrivé, je crois, plus fréquemment, vous avez fait vos emplettes en remettant à quelques semaines l'acquittement de vos factures.

Cette façon d'agir n'est point blâmable en elle-même. Il ne manque point de gens qui achètent à terme, et par exemple qui règlent leurs comptes avec leurs fournisseurs tous les six ou tous les douze mois.

Ce n'est donc point cette coutume qui peut être préjudiciable au marchand lorsqu'elle est bien établie, et qu'il en est ainsi averti par les précédents. Il sait alors ce qui lui reste à faire et il se borne, comme il en a le droit, à compter dans le prix de la marchandise l'intérêt de son argent qu'il immobilise avec vous. Dans cette hypothèse qui est la plus fréquente, vous n'avez point à vous inquiéter de hâter vos paiements ou de devancer vos échéances habituelles. Tout au contraire, la justice veut que vous usiez de ce délai, puisque vous le payez à part et plus cher que vous ne le pensez.

Il n'en va pas ainsi chez votre père, ma cousine. M. de Mornand est un homme trop sensé et trop avisé pour payer à un marchand ce qu'on appelle, en économie politique, l'intérêt commer-

cial de l'argent, intérêt beaucoup plus élevé que le taux des emprunts ordinaires, puisqu'il représente le revenu normal, augmenté du bénéfice probable. J'ai toujours vu mon cousin se faire apporter la facture en même temps que l'objet dont il recevait livraison. Il jouit ainsi de l'escompte, c'est-à-dire de la prime accordée par le trafiquant à quiconque ne lui fait point attendre ses écus. Soyez persuadée qu'au bout de l'année cette petite bonification, perpétuellement répétée, introduit une différence sensible de dépenses en faveur de votre père.

Ai-je besoin de vous dire que, pour vos achats particuliers et personnels, vous êtes traitée de même par vos fournisseurs? Ils comptent sur cette régularité et vous font d'eux-mêmes un avantage semblable. Lors donc qu'ils présentent leur note et qu'ils se voient remis à plusieurs semaines ou à plusieurs mois, ils ne peuvent pas se défendre de quelque désappointement. Il y avait là comme une promesse tacite à laquelle ils ont fait honneur de leur côté, puisqu'ils vous ont fait la différence du paiement comptant; et c'est vous qui, contrairement à ce contrat sous-entendu, différez le paiement auquel, par vos habitudes ou celles de votre maison, vous vous étiez moralement engagée.

Au reste, je n'attache pas, comme vous le pensez bien, plus d'importance qu'il ne faut à un délai d'aussi peu de durée. C'est une bagatelle faite pour causer à votre vendeur plutôt une contrariété qu'un préjudice. Ces petits achats dont il perd l'intérêt ne sont pas faits pour le ruiner, pas plus que votre exactitude ne viendrait à bout de l'enrichir; mais il n'est pas sans quelque inconvénient pour l'ordre général de sa maison d'envoyer recevoir à plusieurs reprises. Ces déplacements, s'ils étaient ainsi exigés par tous les clients, ne laisseraient pas de changer les conditions de son personnel et de modifier le roulement de ses capitaux.

Encore une page, Nathalie; quelle lettre interminable! Je ne crois pas, depuis que nous causons ensemble, vous avoir jamais écrit la pareille. Je ne puis cependant pas quitter ce papier sans vous dire encore que, sur ce chapitre des dettes à acquitter, la plupart des riches se font les idées les plus fausses et les plus déraisonnables. Ils traiteraient volontiers leurs créanciers comme le Don Juan de Molière ce pauvre M. Dimanche. Ils oublient tout à fait que, du moment où un homme a fait un achat quelconque pour lequel il a demandé et accepté un crédit, c'est lui qui est devenu l'obligé. Si, d'après un vieil axiome de jurisprudence, « celui qui a terme ne doit rien, » cette latitude ne peut s'entendre que d'une bonne convention, bien et dûment écrite et stipulée; mais toutes les fois que l'heure est venue, que la réclamation est produite, qu'il faut en venir, de la part du débiteur, à solliciter ou à prendre un délai, c'est lui qui devient, par la

force des choses, le véritable inférieur. En vain prétendrait-il sauver l'humiliation de cette insolubilité momentanée par l'insolence des discours ou la hauteur des attitudes, sa conduite n'en est pas moins blâmable au premier chef. Il abuse de ce qu'un malheureux marchand n'est pas en mesure de lui dire son fait ou d'user d'insistance envers ses faux-fuyants. Il y a dans cette inégalité de la situation, dans cet emploi d'équivoques, de subterfuges, d'atermoiements, quelque chose d'injuste et de lâche, qui entre pour beaucoup dans la désunion des différentes classes de la société.

Pendant que le riche abuse ainsi d'une façon véritablement peu délicate de son rang, de son influence et de sa supériorité, l'homme que ce riche paie et mécontente à la fois, plie en murmurant, et du fond de sa conscience le juge avec sévérité. Et plutôt à Dieu que l'inférieur restât dans

la limite de ce droit rigoureux ! Mais l'irritation ne tarde pas à succéder au blâme ; ce mécontentement devient une colère sourde, et souvent, sous l'apparence de ces rapports respectueux et cordiaux, se cache une hostilité profonde qui compromet jusqu'à la civilisation.

Tirez de cette lettre, ma chère Nathalie, beaucoup moins de conseils pour le présent que de réflexions pour l'avenir. Nous ne sommes que trop portés, en ce monde, à nous permettre tout ce que nous pouvons. Le véritable devoir, au contraire, est de se montrer ferme et rigoureux envers soi-même et de mesurer le scrupule des obligations auxquelles nous sommes tenus, non pas à la force ni aux réclamations des petits, mais au contraire à leur patience et à leur faiblesse.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

MADAME LANFRAND A M. D'ANZAC.

Château de Blonay, près Genève, juin 18...

Ma fille reçoit votre lettre et elle me prie d'y répondre. Vous venez de lui manquer bien gravement, et quel que soit mon désir de voir la paix entre vous, je ne puis pas me dissimuler, ni vous cacher que Blanche, si fière, ressentira longtemps un pareil outrage. Non-seulement vous voulez rompre une amitié dont elle a bien besoin, pauvre chère enfant ! mais vous la quittez brusquement, avec colère, et vous emmenez son fils, son fils adoré, sans qu'elle en soit même avertie ! Ce sont là, monsieur, de biens mauvais procédés, qu'il ne nous sera pas possible d'oublier de longtemps ; j'avais le droit d'attendre mieux de vous, lorsque je vous ai accordé la main de ma fille. Je pensais que vous seriez pour elle un ami et non un maître, ce qui n'est plus de notre siècle.

Ma fille me prie de vous informer qu'elle ne rentrera à Paris que vers la fin d'août ; la princesse nous retient, et comme sa santé réclame les eaux de Carlsbad, nous l'accompagnerons. Je pense que votre rigorisme ne trouvera rien à redire à ces projets, puisque je chaperonne Blanche, et j'espère que, devenu plus raisonnable, nous vous retrouverons à Paris avec Marcel. C'est dans cet espoir que je vous assure, mon cher gendre, de mes sentiments affectueux.

ADÈLE LANFRAND.

GONTRAN A SA BELLE-MÈRE.

Port-Saïd, juillet 18...

Madame,

Je pourrais récriminer, je ne le ferai guère : remarquez seulement que j'ai quitté ma maison parce que je l'ai trouvée vide, ma femme s'étant absentée contre ma volonté formelle, et que j'ai emmené mon fils, parce que je l'ai trouvé abandonné.

Les projets de Blanche, que vous ne me soumettez pas, du reste, n'ont pas mon assentiment ; si ma femme veut qu'il se fasse entre nous une paix supportable, elle rompra avec la princesse Casimire, elle reviendra à Paris, chez elle, où je ne tarderai pas à la rejoindre. J'ai montré à Blanche, depuis notre mariage, toute l'indulgence qui naît d'une grande affection, mais les questions d'honneur et de dignité me trouveront inflexible. Je me dois à moi-même et à mon fils, de ne pas laisser entacher le nom que nous portons. Et je dois le dire franchement, madame, quelque respect que m'inspirent votre âge et votre titre, ils ne suffisent pas, selon moi, à couvrir ma femme dans le monde interlope où, sans mon aveu, vous l'avez lancée.

Marcel se porte très-bien, mieux qu'à Paris ; dites-le à sa mère, s'il arrive qu'elle s'en inquiète.

Avant de vous quitter, souffrez que je vous réitère mes conditions :—Retour de Blanche à Paris,

chez elle, chez nous, séparation absolue d'avec une personne et une société que madame d'Anzac n'eût jamais dû connaître. Soyez mère, madame, intervenez entre nous, et rapprochez par votre tendre autorité ceux que rien ne devait désunir. Vous vous acquerez ainsi des titres à mon inaltérable reconnaissance.

G. D'ANZAC.

GONTRAN A SA SŒUR.

*En rade d'Aden, à bord du Cadmus.
Septembre 18...*

Ma bonne sœur,

Ce sont des adieux et des remerciements, ceux-là bien tristes, ceux-ci bien sincères. Tu as été si bonne pour moi, durant ces trois mois de séjour, tu m'as écouté avec tant de sympathie, consolé et conseillé avec tant de sagesse, que je ne l'oublierai jamais, et que tous nos liens se sont, je le sens, fortifiés et consacrés; et puis, tu gardes Marcel, tu vas lui tenir lieu de mère pendant mon absence, puisque sa propre mère l'oublie et l'immole avec un entêtement si funeste à tous! C'est pour cela que je pars, Marguerite; c'est pour cela que j'entreprends ce long voyage en Asie; espérons que la fatigue, le déplacement, les aspects nouveaux, l'étude, calmeront cette fièvre qui me saisit au souvenir d'une femme tant aimée... Que d'espérances j'avais mises sur cette tête brune, et comme elle les a déjouées! que de rêves envolés à jamais! O diamant pur et brillant, devenu un strass vulgaire! ô Blanche! ma femme! la mère de Marcel; cœur glacé par la coquetterie, cœur bronzé par les plaisirs, comment l'oublier! si je restais à portée de l'Europe, je retournerais vers elle, je le sens; l'attrait trop puissant m'entraînerait; je vais mettre les *monts et les mers* entre elle et moi... il le faut.

Je ne t'ai pas tout dit, ma sœur, ce sujet m'était trop pénible; voici ce qui a décidé mon lointain voyage. J'ai reçu de notre vieil ami, l'ami de notre père, M. de Ferrière, la lettre que je joins ici. Je connais le caractère, la prudence et l'esprit de celui qui l'a écrite, et je n'ai pas douté! Cette lettre me chasse vers l'extrémité du monde; prie Dieu que j'y trouve un peu de repos.

Je reviendrai au plus tard dans deux ans; je reviendrai près de toi, dans ce nid où tu réchauffes mon pauvre enfant sous le feu de ton cœur; que Dieu te rende dans ton fils le bien que tu fais au mien! Adieu, ma sœur, ma première et ma plus sûre amie, je t'embrasse mille fois. Embrasse Marcel pour son père qui le chérit.

A vous deux,
GONTRAN.

LETTRE DE M. DE FERRIÈRE A GONTRAN.

Paris, août 18...

Mon cher Gontran,
Je vous ai toujours aimé, en souvenir de votre

père et pour vous-même, mais jamais, quelque intérêt que je vous portasse, je ne me suis mêlé de vos affaires domestiques; il faut, mon cher enfant, une circonstance extraordinaire pour que je vienne vous dire: Faites attention!

Vous avez épousé une charmante femme, et pendant longtemps je vous ai cru fort heureux; on trouvait bien un peu, dans le monde, que madame d'Anzac ne réalisait pas positivement l'idéal romain; elle ne restait guère à la maison et ne filait pas, mais où sont aujourd'hui les femmes modestes et sérieuses? je n'en connais guère, tout en concédant qu'il en existe, mais elles se cachent si bien que, plus modestes que la violette elle-même, rien ne les trahit.

Venons au fait. Pendant des années on ne parla de madame d'Anzac que comme d'une femme élégante, jolie, mondaine, mais toujours irréprochable. Elle se lança dans un monde cosmopolite, campé dans les salons parisiens, et l'opinion de ceux qui vous connaissaient devint moins indulgente. On jasa. Elle se lia avec la délicieuse princesse. On blâma et on raconta bien des histoires... on sut que vous étiez mécontent... enfin, mon cher ami, le séjour de votre femme au château de Blonay, son voyage à Carlsbad ont comblé la mesure de l'imprudence; elle est compromise. Notez que je serais volontiers le chevalier de son innocence, mais le public, peu tendre par nature, augure mal d'une jeune femme qui ne voit plus d'autre société que des femmes sans maris, des maris sans femmes, et, brochant par dessus tout, ce qu'on appelle des gommeux. Sa mère est là... mais quelle protection! vous le savez.

Vous êtes averti: si vous le pouvez, retirez votre femme de cet entourage qui la perd; si elle vous résiste, séparez-vous. Il ne faut pas que la destinée d'un galant homme dépende des sottises d'une femme sans cœur.

Je vous serre la main et suis

Votre dévoué
MARC DE FERRIÈRE.

Gontran avait ajouté au bas de cette lettre:

Tu sais, Marguerite, que mon influence sur Blanche est nulle; je ne veux pas demander aux lois la séparation, je pars.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Val Saint-Jean, octobre 18...

Nous venons de passer des semaines d'inquiétude: Edouard a été souffrant et ma pauvre Henriette aux abois. Cette vie si chère, est comme un flambeau porté dans un lieu où souffle le vent; à chaque instant, la lumière pâlit et tremble: une main vigilante la préserve... elle reprend son éclat... le cœur alarmé se rassure... jusqu'à ce qu'une nouvelle bouffée du vent mortel agite encore la lumière nécessaire et chérie... Telle est la vie d'Henriette... une fois de plus elle respire: il est sauvé!

Voilà donc le bonheur de la terre : une lueur toujours prête à s'éteindre, et on en jouit pourtant ! on le désire pourtant ! Je suis à bonne école pour apprendre à m'en méfier, puisque je vois à mes côtés l'image d'une félicité pure, parfaite, deux cœurs unis par tous les points, deux âmes jumelles, un mariage couronné et complété par les enfants, et que celle qui a trouvé ce trésor n'en jouit pas durant une semaine avec sécurité... Elle interroge l'horizon, et toujours, dans ce ciel bleu, le nuage sombre apparaît, et ses yeux attristés ne voient plus que lui... Dois-je me plaindre de ne trembler pour personne ? de ne souffrir que par reflet ?.. La raison dit non, et le cœur affirme avec énergie le contraire... Que fortunées sont les âmes qui ne dévient jamais de la recherche de Dieu ! elles cherchent, elles trouvent et possèdent à toujours... Il me semble que j'aime Dieu, je tâche de le servir, en le faisant connaître aux petits et aux pauvres ; mais il est dans mon âme des aspirations vers les biens terrestres et sensibles. Folie ! folie !

Val Saint-Jean, novembre 18...

Les nouvelles arrivent tard dans notre Val, mais enfin elles arrivent. Mademoiselle Julienne, que je vois presque tous les jours, m'a conté hier avec émoi ce qu'un ami venait d'apprendre à M. le curé. Hélas ! on avait parlé du bonheur de M. d'Anzac, du luxe de sa maison, du charme de sa jeune femme, on les avait enviés, et maintenant on les plaint et on les blâme... Blanche, madame d'Anzac, se perd de réputation, dit-on, en vivant dans un cercle de femmes citées pour des aventures et des scandales ; soutenue par sa mère, elle a résisté à son mari, elle a continué ces relations dangereuses, elle a abandonné sa maison ; et son mari, profondément irrité, a quitté l'Europe, en emmenant avec lui son fils... Voilà de désastreuses nouvelles... et ce n'est plus souffrir par reflet que de penser aux angoisses qui ont oppressé le cœur d'un ami... Sans doute, il aura confié cet enfant à sa sœur, à cette Marguerite qui m'a témoigné tant de sympathie, alors que nous étions près de devenir sœurs... Elle tiendra lieu de mère au pauvre Marcel...

Mon Dieu ! ayez pitié d'eux, ayez pitié de Blanche, ramenez-la vers vous, vers le devoir, vers le bonheur... Mes faibles prières, mes petites aumônes, je vous les offre pour elle...

RÉCIT

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur,

a dit Voltaire, si raisonnable quand les Furies ne l'aveuglent pas. Ces jolis vers revenaient en mémoire à ceux qui voyaient madame Lanfrand, sœur de sa fille, comme elle aimait à se nommer, et plus jeune, plus évaporée, plus légère que sa

filie même. Par la volonté de son mari, elle avait vécu en province, à la campagne, la vie de Paris l'exaltait ; elle avait vécu avec des négociants, des vigneron, des bourgeois, et se voir placée dans un monde plus distingué, chatouillait sa vanité ; elle avait ressenti, dès son adolescence, ce besoin de plaire qui, chez quelques femmes, a peine à s'éteindre alors même que le temps neige sur leurs têtes, et, n'étant plus retenue par les regards moqueurs de ceux qui la connaissaient bien, qui pouvaient dire au besoin la date de sa naissance et l'âge de Blanche. elle se livrait avec plénitude et dépensait tout son arriéré de coquetterie. Longtemps la peu bienveillante attention de Gontran l'avait maintenue dans des bornes raisonnables ; elle craignait, non l'autorité, mais les sarcasmes de son beau-fils, plus familier qu'elle-même avec le terrain des salons ; c'était le sol natal pour lui que ces maisons distinguées, ce monde raffiné où elle était un peu étrangère et admise à la suite de sa fille, madame d'Anzac ! Quand elle se sentit délivrée de ce muet contrôle, quand elle ne vit plus ces yeux vifs et railleurs analyser sa toilette juvénile et suivre ses évolutions mondaines, elle s'affranchit de plus en plus, elle prit l'essor, et le séjour au château de Blonay, dans un monde nouveau, fit naître en elle aussi des idées nouvelles.

Madame Lanfrand avait quarante-cinq ans, de jolis restes d'une grande beauté, un certain vide dans le cœur et un immense besoin d'être admirée. On s'en aperçut : dans ce groupe d'hommes légers qui papillonnaient autour de la princesse, on rit et on se moqua de ces prétentions quadragénaires ; pourtant il se trouva quelqu'un qui les prit plus au sérieux. Aux derniers rangs du groupe serbe, polonais, italien, valaque, qui entourait la princesse, se trouvait un homme dont l'âge indéfini flottait entre trente et quarante ans ; il portait un beau nom, inscrit dans le nobiliaire de la Belgique ; mais à son tortil de baron, à son blason d'or et de sinople, M. de Seudre n'ajoutait que bien peu d'argent. Son patrimoine avait, comme l'ont fait depuis les milliards de la France, passé les bords du Rhin : c'était aux jeux de Bade et de Hombourg que les fermes et les obligations avaient disparu : il lui restait un petit château sur les bords de la Dyle et quelques rentes. Ce n'était guère, et le désir d'un opulent mariage lui était venu bien des fois, mais bien des fois aussi il avait échoué dans ses tentatives : les jeunes filles de notre temps calculent aussi bien et mieux que leurs parents : la baronnie, le petit manoir, la haute taille, la figure avenante encore de M. de Seudre, n'avaient pas ce cadre doré qui fait agréer les noms les plus communs et les figures les plus vulgaires ; il était découragé de sa chasse aux héritières, il méditait tristement et fréquemment sur l'avenir, la gêne, la vieillesse solitaire, la privation de ce luxe qui avait enchanté sa jeunesse, de ce bien-être si apprécié par l'âge mûr,

lorsque la destinée jeta sur sa route madame Lanfrand. Elle n'était plus jeune, mais elle était encore belle, elle était très-riche, et il y avait autour de son cœur si peu de barrières qu'il ne fut pas très-difficile de s'en rendre maître. Elle lutta quelque peu : son attachement pour sa fille combattit l'affection qui commençait à naître, mais l'amour-propre l'emporta : madame Lanfrand, veuve d'un négociant, fut ravie de porter un titre ; madame Lanfrand, âgée de quarante-cinq ans, fut enchantée d'être aimée. Au départ du château de Blonay, pendant le voyage de Carlsbad, une correspondance s'établit entre elle et M. de Seudre, il fut éloquent et persuasif, il battit en brèche les dernières objections, et il fut décidé qu'avant l'hiver madame Lanfrand s'appellerait la baronne de Seudre.

Blanche avait suivi ce manège avec étonnement d'abord, avec inquiétude ensuite, puis avec un mécontentement profond. Elle comptait sur l'attachement absolu et sans limites de sa mère : elle ne savait pas encore que tout amour dont Dieu n'est pas le principe peut et doit dévier. Elle ne se contenta pas, elle éclata en reproches, en récriminations, en suppositions injurieuses pour M. de Seudre : madame Lanfrand, qui avait une tête méridionale, répliqua avec colère, reprochant ses bienfaits, ses attentions, sa présence même, cette présence qui fut si fatale aux deux époux, et elles se quittèrent mécontentes et refroidies. Peu de jours après, madame Lanfrand se maria à petit bruit, un matin, et elle partit aussitôt pour la Belgique.

Quels que fussent les sentiments secrets de Blanche, ses chagrins et ses déceptions, elle ne se plaignit pas ; elle brava de plus en plus ceux qui auraient pu la blâmer, et se jeta dans le monde qu'elle avait choisi, avec une fiévreuse énergie. Cet hiver-là ne fut qu'un enchaînement de fêtes ; Blanche n'en manqua pas une ; soirées, bals, spectacles, patinage, tout lui fut bon pour distraire ses ennuis : elle atteignit son but, elle ne parut pas délaissée, elle fut même plus entourée, plus recherchée que jamais, et elle atteignit le printemps à bout de forces, et ne portant plus dans les plaisirs qu'une attention distraite et un corps épuisé.

Elle fut malade pendant quelques jours ; les premières chaleurs du riant avril l'accablaient, et le vieux médecin, appelé près d'elle, après lui avoir prescrit quelques remèdes, lui dit franchement :

— Chère madame, il faut enrayer... trop de veilles, trop de fatigues mondaines... croyez-moi, prenez du repos, allez à la campagne... levez-vous matin, couchez-vous de bonne heure, respirez l'air des champs... Enrayez enfin, il est temps... *qui va piano va sano...*

Il parla sur ce ton, il parla avec amitié, avec autorité, et il laissa sa malade profondément triste. Il la quitta ; le soir tombait, les derniers rayons

du soleil inondaient la splendide chambre à coucher ; Blanche regarda autour d'elle ; jamais sa solitude ne lui avait semblé plus profonde ; le luxe qui l'entourait disait qu'elle pouvait tout, — tout, hormis de se bien porter et d'être aimée. Le vieux médecin avait raison ; il était temps d'arrêter. Elle sentait que la plénitude de vie dont jadis elle était fière, s'en était allée par mille fissures ; la fatigue d'être l'accablait ; ses membres étaient brisés, sa respiration difficile, sa tête alourdie, et combien le vide, la langueur de l'âme dépassaient le malaise du corps... elle pensait vaguement... elle se disait :

— Où sont-ils tous ? mon mari ?... ma mère ?... et mon petit garçon... comment suis-je délaissée à ce point ?... rien que des domestiques... mes amies ont autre chose à faire qu'à venir me voir...

Elle sonna cependant : la femme de chambre entra, portant sur un plateau de vermeil un verre d'eau de Bussang et une lettre. La lettre était de madame de Seudre. Elle racontait à sa fille, avec l'enthousiasme d'une toute jeune mariée, sa vie intime, son bonheur ; elle décrivait le dernier bal de la Cour de Bruxelles auquel elle avait assisté ; elle esquissait sa toilette, puis quelques mots d'amitié, et la lettre finissait.

Blanche la rejeta et tournant la tête sur son chevet, elle pleura et s'étonna elle-même de l'amertume de ses larmes.

La jeunesse triompha de son état de souffrance, elle se sentit mieux, elle alla aux plaisirs du printemps, courses de chevaux, expositions, promenades, mais un sourd ennui l'accompagnait partout, et quelquefois, seule dans sa voiture, ou entourée d'amis et d'amies, elle se prenait à envier une petite femme qui cheminait à pied, au bras de son mari, ou une autre qui paraissait bien embarrassée pourtant, en traînant deux ou trois enfants distraits et rebelles. Elle luttait contre ces dispositions mélancoliques, mais en vain ; la note triste résonnait obstinément. Le départ de la princesse Casimire, qui retournait à Blonay et qui de là devait partir pour la Russie, creusa un nouveau vide dans cette existence qui ne perdait pas là une amitié, mais une distraction ; toute la société cosmopolite s'éparpilla. Blanche était seule à Paris, elle alla voir sa mère au bord de la Dyle... là encore, le déplaisir qu'elle ne pouvait secouer lui tint fidèle compagnie ; la baronne de Seudre avait, dans son bonheur, une gloriole et une jactance qui auraient déplu aux âmes les plus indulgentes ; et Blanche, froissée et humiliée sans qu'elle voulût se l'avouer à elle-même, ne put supporter cet étalage. Elle revint en France, elle alla aux bains de mer de Boulogne, mais sa santé redevenue mauvaise, ne put supporter l'air vif des côtes, elle retourna à Paris. — Paris était accablant de chaleur et triste comme il l'est dans les longs jours de l'été, elle retomba malade ; son vieux médecin appuya sur ses premiers avis,

et il dit : — La campagne vous est indispensable, indispensable, entendez-vous bien ?

Elle entendit, elle entendit aussi une voix intérieure, qui lui disait que sa situation était grave et elle prit une résolution soudaine : celle de passer quelque temps dans la maison de son mari, au Val Saint-Jean.

Elle partit dès que ses forces furent un peu revenues, et Christine put écrire dans son journal :

« Madame d'Anzac est ici, dans sa belle maison que je vois de ma fenêtre ; les bruits du pays avaient raison. Que Dieu la protège et la garde, qu'il lui rende la santé et le bonheur ; je ne cesse de prier pour elle, et je crois voir dans ce retour un heureux augure ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

UN IDÉAL

(SUITE ET FIN)

« La jeunesse » dont il parlait n'eût pas été de son avis à l'unanimité : parmi ces jeunes filles qui chantaient et ces enfants qui jouaient bruyamment, un gros jeune homme essoufflé, haletant, semblait fort mal à son aise, houspillé par les petites, taquiné par les grandes, en butte aux espiègleries de tous. C'est souvent le sort des bons... et Grégoire était d'une patience, d'une longanimité qui l'avaient fait surnommer « le mouton » par les petites filles. Leurs aînées l'appelaient « le caniche d'Albane », et Albane, qui semblait trouver cela tout naturel, laissait son gros cousin entasser à ses pieds les menues attentions, les petits dévouements et les sacrifices continus :

« Ça lui fait tant de plaisir de me gâter ! affirmait-elle naïvement.

— Albane, je t'en prie, ne t'agite pas autant ! répétait en vain Grégoire ; tu t'échauffes horriblement, et ma tante te grondera.

— Du tout : c'est vous qui serez grondé pour l'avoir mal surveillée, riposta malicieusement une petite brune à l'air fûté. »

Mal surveillée !

Hélas ! il n'avait d'yeux que pour elle ; où avait posé le pied mignon d'Albane, immédiatement la patte large de Grégoire s'appuyait lourdement : « Prends garde à cette pierre. — Laisse-moi écarter cette branche. — Ne goûte pas à ces baies. — Veux-tu cette fleur inaccessible là-haut sur son rocher ? » Le pauvre Grégoire inventait des dangers pour les détourner d'Albane, et lui créait des fantaisies pour les satisfaire à ses propres risques et périls.

— Je suis fatiguée, dit-elle tout à coup. Reposons-nous par un jeu tranquille : as-tu apporté les raquettes, Grégoire ? »

Il courut les prendre au pied d'un frêne où il les avait déposées, et une partie de volants commença.

Tout en jouant, les jeunes filles avançaient sous bois. Leurs mouvements étaient légers, leurs attitudes charmantes, car elles ne posaient pour personne et restaient gracieusement naturelles. Les raquettes décrivaient dans l'air des courbes fantastiques ; les volants voltigeaient comme des papillons gigantesques effleurant les ramures, et les jeunes filles avançaient toujours.

Voici la lisière du bois, cependant ; un ruisseau large et profond la borde en murmurant : « Vous n'irez pas plus loin ! » semble-t-il dire à la bande folâtre.

« Vous n'irez pas plus loin ! répète aussi Grégoire, enchanté de cette barrière plus puissante que ses exhortations.

— Ah ! nous n'irons pas plus loin ? s'écrie la malicieuse petite brune ; eh bien ! vous, monsieur, vous serez plus audacieux, je pense. »

Et, d'un coup de raquette vigoureux, elle lance, au-delà du ruisseau, un volant qui disparaît dans les branchages.

« Ah ! je vous en prie, poursuit-elle avec une désolation comique, retrouvez mon volant ! sauvez mon volant ! rappez-moi mon volant !!! »

Le jeune homme hésite... mais Albane, à son tour, lui dit :

« Grégoire, veux-tu ? »

Et il ne balance pas davantage.

Faut-il raconter ce qui suit ?... Quelque bonne âme, sympathique au « caniche d'Albane », verra-t-elle sans angoisse l'élan désespéré que prend ce corps aux lourdes attaches, et le bond malencontreux qui le jette... au milieu du ruisseau. Si ce ruisseau avait roulé sur un sable d'or, des ondes cristallines couronnées de myosotis et visitées par les libellules, le charme du décor eût sauvé la situation... peut-être ; s'il avait pris des allures de torrent bouillonnant sur les roches, écumant contre ses rives, hurlant sur des abîmes, la pré-

sence du danger eût écarté le ridicule... probablement. Mais, hélas ! il faut bien l'avouer : ce fatal plongeon fut complètement dénué de poésie... Grégoire barbotta quelques secondes, se releva couvert de vase et toucha l'autre rive dans le pittoresque état d'un barbet en rupture de niche.

« Vous riez ! c'est bien mal, mesdemoiselles ! » fit généreusement Albane.

« Mais les rieuses continuaient de plus belle, tendant ironiquement leurs raquettes.

« Découvrez-vous le fugitif ?

— Ne le prenez pas pour le lis de la vallée caché dans l'herbe, au moins !

— Ou pour une colombe roucoulant sur un rameau.

— Dépêchez-vous donc, monsieur Grégoire. Si vous ne le rattrapez pas plus vite que ça, il aura le temps de s'enfuir je ne sais où. »

Tandis que ces plaisanteries jaillissaient en fusées, jusqu'au bon Grégoire qui battait inutilement le fourré, les ramures s'écartèrent en face des jeunes filles ; un jeune homme émergea du feuillage avec un gai sourire, se découvrit pour saluer et, d'une main sûre, lança, vers le groupe de raquettes, le volant retrouvé en murmurant d'une voix que l'on n'entendit pas :

« A la plus belle ! »

Le blanc flocon de plumes ne se trompa point d'adresse ; ce fut par Albane qu'il se laissa saisir au vol.

Pendant qu'elle le rendait à son espiègle amie en rougissant un peu, l'inconnu, d'un bond léger, franchissait le ruisseau et le vieux notaire rejoignait les joueuses.

Ce fut à lui que s'adressa le nouveau venu :

« Monsieur, dit-il, un petit accident retient en arrière la voiture qui m'amenait à l'établissement thermal ; j'ai pris les devants ; mais me voici égaré, je le crois... seriez-vous assez bon pour redresser mon itinéraire ? »

En l'écoutant, M. Fournel le transperçait de son regard investigateur.

« Teint pâle, songeait-il ; cheveux noirs, tournure élégante, jeune et joli garçon... je ne me trompe pas : voici mon gentilhomme campagnard ! »

C'était Jacques de Faille, en effet ; et, peu d'instants après, le notaire le présentait triomphalement aux trois femmes encore réunies dans la chaumière.

« Voyez donc, disait le soir du même jour, madame Landais à madame de Jasmac, voyez donc quel salon est celui-ci : comme ces jeunes filles dansent avec entrain ! comme ces jeunes hommes s'amuse ! Et les papas, les mamans, ne dirait-on pas qu'ils vont se mettre en branle aussi ? C'est d'un triste !

— Comment ! d'un triste ?

— Mais oui : peut-on voir sans pitié les fronts

se couronner de fleurs, les yeux briller d'allégresse et les lèvres sourire, tandis que l'épreuve, la tristesse et l'amertume submergent cette pauvre terre qui n'est qu'une vallée de larmes... Oh ! la vie !...

— Ah ! permettez, chère madame : la vie me semble vous avoir été clémente, car...

— Oui, oui, on me jette toujours ces banalités à la tête : gâtée par mon père, par ma mère, par mes frères, par mes sœurs et par mes amis, je vois mon mari continuer cette tradition. C'est un homme de bon caractère, qui se porte bien et s'enrichit ; mes enfants sont remarquablement doués et font merveilleusement leur chemin... Ne voilà-t-il pas de quoi se réjouir ? Vous voyez bien que cette succession prolongée de bonnes chances est la plus effrayante chose du monde ; cela ne peut pas durer toujours, chère madame ; cela ne peut pas durer toujours !... Il viendra un temps où la ruine, les afflictions, les maladies, la mort...

— Eh ! madame, en attendant qu'il vienne, ne vous préparez pas, pour ce temps-là, le remords de n'avoir point su jouir des grâces que Dieu vous prodiguait auparavant ! Si nous devons accepter l'épreuve avec résignation, c'est pour nous un devoir aussi de faire honneur aux bienfaits du bon Dieu. Ce devoir-là, madame Uriel le remplit à cœur joie : voyez un peu comme elle admire sa charmante fille, comme elle est heureuse de la voir s'amuser, comme elle martelle énergiquement le piano pour la faire danser !

— Pauvre femme ! pourvu que ses folles ritournelles ne se terminent point par une marche funèbre ! Les fluxions de poitrine attendent si souvent les danseuses au sortir du bal ! Et puis la danse offre d'autres dangers... hélas ! partout l'épine est sous les fleurs... Oh ! la vie ! »

Albane arrêta alors son danseur à deux pas de la triste dame.

« Mon pauvre Grégoire, tu me fais, en vérité, tourner comme un tonton. Change donc un peu ta manière : je suis sûre que ce beau monsieur de tantôt ne fatigue point ses danseuses de la sorte.

— Je le crois bien, il ne danse pas ! »

Albane l'avait remarqué ; mais elle s'apercevait aussi de la singulière persistance avec laquelle Jacques de Faille fixait les yeux sur elle ; d'abord ce regard obstiné lui déplut et la gêna ; puis elle en prit son parti ; enfin elle se sentit flattée de cette attention soutenue et se surprit à penser :

« C'est vraiment dommage qu'il ne danse pas, ce jeune homme ! »

Le jeune homme dansa le lendemain, mais un seul quadrille, et ce fut avec Albane.

« Vous aimez peu la danse, monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais dansé jusqu'à aujourd'hui, mademoiselle, et il est probable que, une fois ma saison d'eaux finie, je ne danserai plus. »

Elle détourna la tête avec embarras sans trop savoir pourquoi.

« Voilà un monsieur qui trouve Albane à son gré, murmura madame Jasmac à l'oreille de sa voisine.

— C'est ainsi que l'on compromet les jeunes filles, madame; vous verrez que cela finira mal.

— Si c'était un mari, un bon mari pour ma fille!... » songeait madame Uriel.

À table, Jacques de Faille était placé en face d'Albane; il parlait peu, il ne mangeait pas davantage, mais il regardait mademoiselle Uriel plus qu'un homme bien élevé ne devait se le permettre.

À l'église, il se trouvait toujours près du bénitier pour lui offrir l'eau sainte, du bout de ses doigts dégantés.

Elle mit en loterie, pour ses pauvres, une broderie de sa façon: Jacques de Faille prit à lui seul les trois quarts des billets; mais M. Rouvière gagna le lot unique.

Les soirs où l'on ne dansait pas, tous les oiseaux du parc étaient tenus éveillés par les flots d'harmonie jaillissant des fenêtres ouvertes. M. Fournel tirait son violon d'une boîte quelque peu vermoulue; des mains blanches voltigeaient sur le piano; on découvrait un alto de bonne volonté, un cornet d'humeur facile, et le concert commençait. Les voix se mêlaient aux instruments, tantôt justes et sonores, tantôt aigres et fausses:

« Les uns chantent bien, les autres chantent mal; ceux-ci chantent juste, ceux-là chantent faux et cela fait un tout délicieux, » constatait le bon chanoine, moins musicien que peintre.

Grégoire ayant surpris un jour l'intérêt avec lequel Albane écoutait un solo de Jacques, se sentit dévoré de la fièvre chantante. On le découvrait, dans les profondeurs du parc, essayant des trilles confus; on l'entendait dans sa baignoire ébauchant des vocalises élémentaires; peu s'en fallut qu'un jour, à la messe, il n'entonnât une gamme chromatique. Enfin, quand il se crut assez sûr de lui-même, il voulut débiter.

Debout près du piano, la main sur son cœur qui battait à se rompre, le jarret tendu, les yeux au plafond, il ouvrit la bouche en rond et commença :

Plus blanche que la blanche hermine.

On n'a jamais pu savoir quelles émotions ce morceau eût excitées ni quelles salves d'applaudissements en eussent accueilli le finale... Sans doute, le souvenir s'en fût perpétué dans les fastes de l'établissement thermal; mais le chanteur recula devant cette gloire: la maigre voix de roitelet qui filtrait de ce corps d'éléphant l'étonna lui-même au point qu'il oublia de la diriger... Elle s'enfuit par ses oreilles; elle s'échappa de son nez; le palais seul n'en sentit rien passer. Bref, ce fut un autre plongeon plus humiliant que le premier!

Cette fois encore, Albane s'indigna des sourires moqueurs de ses jeunes amies; mais elle en

voulait à Grégoire « d'une humiliation qu'il lui eût été si facile d'épargner à la famille », disait-elle.

« O ma cousine! répliquait-il avec des soupirs de phoque, c'était pour toi, cependant!... »

Heureusement, l'attention de l'auditoire fut détournée par Jacques de Faille qui, d'une voix peu cultivée mais sympathique et vibrante, chantait la chanson de Fortunio.

Est-ce le hasard qui avait alors tourné Jacques vers Albane? Est-ce le hasard qui lui faisait rencontrer du regard le visage de la jeune fille chaque fois qu'il lançait une note plus émue, une phrase plus tendre? Est-ce le hasard qui semblait souligner les intentions pour les appliquer à cette blonde « blonde comme les blés »?

Madame de Jasmac ne put le supposer un instant. Madame de Jasmac avait raison.

« Il flotte je ne sais quelle catastrophe dans l'air! gémissait madame Landais.

— Quel bonheur! fredonnait en elle-même madame Uriel; quel bonheur! il y a certainement un mariage, un excellent mariage à la clé pour Albane! »

Albane avait dix-huit ans: grande, mince et blonde, elle attirait les regards par sa grâce naturelle et son extrême distinction. Elle tenait de sa mère un enjouement aimable, et de son père, mort prématurément d'une maladie de poitrine, une tendresse de cœur passionnée.

Confiante en sa fille comme en tout l'univers, madame Uriel l'avait en quelque sorte abandonnée à ses propres inspirations, certaine que cette belle plante arriverait d'elle-même à une parfaite éclosion, comme la rose des champs qui s'épanouit aux seuls rayons du soleil. En effet, les dons heureux qu'elle avait reçus de la nature se développaient rapidement; mais, en même temps, l'imagination de la jeune fille s'envolait vers des horizons inconnus, s'égarait dans un monde imaginaire et s'exaltait en face de l'avenir.

L'avenir!... Dans ses rêves, elle n'y marchait point seule... une forme indécise et charmante y traçait un sillage lumineux à côté du sien... Si ce compagnon imaginaire n'avait pas les formes massives et les gauches allures de Grégoire, il apparaissait aussi, dans sa poétique auréole, pur de ce qu'on nomme aujourd'hui les qualités pratiques, et ce n'était point un homme de coin du feu, mais une sorte de sylphe sentimental dont la science, dont la force, dont le devoir, dont toute la vie, enfin, se résumerait en un seul mot: Aimer!

Elle sentait en elle assez de trésors de tendresse pour s'acquitter envers lui; et, certaine qu'elle le rencontrerait sur sa route fleurie, elle avançait confiante, avec des rayons dans les yeux et des hymnes d'allégresse au fond de l'âme.

Trop jeune pour analyser nettement son propre

cœur, elle eût peut-être encore longtemps flotté parmi les nuages roses qui le lui voilaient à elle-même, sans une parole imprudente de madame de Jasmac :

« Le gros cousin commence à maigrir de jalousie ! » avait-elle dit à demi-voix, un soir que Jacques passait devant elle, ramenant Albane du piano.

Grégoire jaloux !... et pourquoi ?... et de quoi ?... et de qui ?... Albane devint songeuse et se troubla... puis son regard rencontra celui de Jacques fixé sur elle avec une indéfinissable expression, elle rougit, pâlit, rougit de nouveau et pria sa mère de l'emmener.

Dormit-elle cette nuit-là ?

Son bon ange seul aurait pu le dire ; mais si ses grands yeux ne se fermèrent pas, si sa tête blonde, en s'agitant sur l'oreiller, en chiffonna les dentelles, assurément il ne s'y épanouit aucune pensée dont le céleste gardien pût s'alarmer.

Le lendemain, quand elle entra chez sa mère, le bruit que fit la porte en s'ouvrant fut couvert par la voix de Grégoire, dont la présence matinale étonna vivement la jeune fille.

« Non, ma tante, disait-il avec désespoir, en plongeant ses mains courtes dans sa chevelure frisonnée, c'est plus fort que moi ! Je ne peux plus vivre ainsi ! Je mourrai fou si cela continue ! Vous voyez bien qu'elle finira par l'aimer à son tour si vous laissez les choses aller de ce train !

— Mais, mon ami...

— Mais, ma tante, il n'y a qu'un moyen de tout arranger : c'est de me l'accorder pour femme. Ah ! si mon père et ma mère pouvaient rejeter leur linceul et surgir de la tombe pour plaider ma cause auprès de vous, ils la gagneraient, j'en suis sûr. »

Le gros amoureux devenait pathétique. Cela déplut à sa cousine ; elle poussa brusquement un fauteuil pour l'avertir de sa présence.

« Ah ! te voilà ! s'écria-t-il en se retournant : c'est le ciel qui t'envoie ! »

Décidément Grégoire tournait au mélodrame.

« Ce n'est pas le ciel, protesta impitoyablement Albane ; c'est le cuisinier roux qui fait demander si ma mère désire de la soupe ou du café pour son premier déjeuner !

— Oh ! cousine, peux-tu bien parler de manger dans un pareil moment ? Mais tu ne vois donc pas l'état où je suis ? Tiens : mets la main sur mon cœur et tu sentiras...

— Mon pauvre Grégoire, comment veux-tu que je puisse compter les battements de ton cœur à travers un gilet de cette épaisseur-là ? Tu dois étouffer là-dessous !

— Ah ! oui, j'étouffe ! j'étouffe horriblement, je te le jure ; mais mon gilet n'y est pour rien, va ! et j'étoufferai comme cela jusqu'à ce que tu m'acceptes pour mari. Je placerais mes mains sous tes pieds pour que tu ne sentes pas les cailloux du chemin ; je ne voudrai que ce que tu voudras ;

je te gâterai comme on ne sait gâter aucune femme... Je t'aime tant ! »

A mesure que son émotion grandissait, le gros cousin s'était transfiguré : sa face ronde et rosée n'eût pas donné envie de rire à la petite brune elle-même, et ses larges yeux de faïence exprimaient une passion si sincère qu'Albane en fut touchée.

« Grégoire, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu, tu es bon, loyal, et je t'aime.

— Oh ! fit-il avec un cri de joie.

— Je t'aime comme une sœur aime le meilleur des frères ; mais nous nous en tiendrons à ce lien fraternel ; je ne serai jamais ta femme.

— Oh ! mugit-elle cette fois avec un sanglot.

— Je ne serai jamais ta femme ! redit lentement la jeune fille en appuyant sur chaque mot. »

La porte s'ouvrit discrètement :

« Le bain de madame est prêt, » annonça Fanchette la baigneuse.

* *

La chaumière était déserte ce jour-là ; le tonneau rassemblait peu d'amateurs, et le billard s'enveloppait à peine d'une légère fumée de tabac.

Une épidémie, éclatant à l'improviste, avait-elle mis les baigneurs en fuite ? Non, car M. Rouvière, un peu poltron, eût déserté le premier. Et M. Rouvière se promenait dans la grande cour avec son inséparable journal qu'il oubliait de lire.

« Certainement, ils auront de la pluie, murmurerait-il ; quelle manie d'excursions les possède à présent ? Madame de Jasmac laissera la moitié de ses falbalas aux pointes des rochers, et il tombera quelque catastrophe sur les épaules de madame Landais. »

Ces deux personnes arrivaient alors, en très-nombreuse compagnie, sur les bords d'une rivière accidentée : M. Fournel et Grégoire avaient ourdi contre ses muets habitants, une conjuration dans laquelle presque tous les baigneurs étaient entrés.

Chacun, ayant pris part à un divertissement de ce genre, pourrait crayonner la silhouette du pêcheur consciencieux qui cherche une place de choix ; du pêcheur bon enfant qui offre la sienne ; du pêcheur grincheux se plaignant des éclats de rire qui effarouchent le poisson ; du pêcheur indolent qui abandonne sa poursuite pour s'étendre sur l'herbe ; du pêcheur « veinard » qui remplit son sac en cinq minutes ; du pêcheur découragé que sa passion malheureuse possède sans compensation ; de tous les pêcheurs enfin, dont les caractères variés se révèlent par la seule manière dont ils amorcent une ligne ou tendent une nasse.

Chacun sait encore comment l'appétit s'aiguise au bord de l'eau et quel accueil on fait au déjeuner pique-nique.

Chacun se rappelle aussi comment les groupes se dispersent ; comment les uns s'évitent et comment les autres se cherchent ; comment l'air libre qui gonfle les poumons souffle dans les jeunes cerveaux, les vastes projets, les rêves audacieux ; et comme le silence des lieux solitaires, le calme solennel des bois, le murmure des eaux, la poésie de la grande nature enfin berce parfois les cœurs en de multiples émotions.

Malgré tout cela, cette journée parut longue à plusieurs. Pour Albane, ce fut un éclair.

Qu'elle se penchât sur les flots jaseurs, qu'elle s'enfonçât sous les grands arbres, qu'elle fouillât du regard les perspectives prolongées, toujours la pâle silhouette de Jacques rayonnait entre elle et toutes choses, comme si la création eût servi de repoussoir à ce jeune homme sentimental. Jacques se mêlait à ses poétiques impressions ; il y avait comme une transfusion de lui-même dans le rayon de soleil qui jetait une auréole sur le front d'Albane, dans la brise qui lui effleurait le visage avec des murmures caressants, dans l'air même qu'elle respirait !

« Pauvre Albane ! » aurait soupilé madame Landais, si elle eût été moins occupée à déplorer le triste sort des pêcheurs prenant les poissons, des poissons pris par les pêcheurs, du flot courant sur les galets et des galets recouverts par le flot... Oh ! la vie !

Cependant elle s'aperçut la première que le soleil descendait à l'horizon... pauvre soleil ! et elle cria d'une voix dolente que, si l'on s'attardait davantage, on manquerait certainement l'heure du chemin de fer... pauvre chemin de fer !

Grâce à cet avertissement désolé, les promeneurs arrivaient à la station quelques secondes avant le train qui devait les emporter.

La précipitation la plus folle présidait à leur embarquement, car ce train touchait à peine barre ; mais au moment où le pied d'Albane effleurait le marchepied, elle aperçut derrière le garde-fou de la voie, une pâle figure qui la regardait en pleurant : c'était celle d'un enfant déguenillé.

« La charité, madame ! la charité pour l'amour de Dieu ! » criait-il en tendant vers elle ses petites mains tremblantes.

« Il a faim ! » se dit la jeune fille émue. Et courant à lui, elle se pencha sur la frêle barrière, vida sa bourse dans les mains amaigries et déposa sur le front pâle un baiser sonore, embaumé du parfum de la charité chrétienne.

Quand elle se retourna, le convoi s'ébranlait ; madame Uriel, penchée anxieusement à la portière, criait : Arrêtez ! arrêtez ! comme si le chef de train eût dû obéir à cet ordre ; madame Landais, joignant les mains avec conviction, psalmodiait : « Je savais bien qu'un malheur arriverait ! » et Jacques de Faille, sautant sur la voie, rejoignait la jeune fille.

Elle n'osa pas repousser le protecteur qui s'offrait ainsi courageusement ; en avait-elle le droit ? ne venait-il pas d'exposer sa vie à son service ?...

« Quelle intrépidité ! » murmuraient ses lèvres.
« Quel amour ! » ajoutait son cœur.

La station était assez rapprochée de l'établissement thermal pour qu'on pût s'y rendre à pied ; ils entreprirent ce petit voyage, à pas lents, osant à peine se parler.

Le « pauvre soleil » s'éteignait pour quelques heures ; la lune s'élevait, versait sur la campagne une blanche lumière qui argentait la flèche des clochers, la cime des arbres et les roches couronnant la colline, tandis qu'une ombre épaisse emplissait les vallées. Le chemin suivi par Albane et Jacques traçait une ligne étroite au flanc de la montagne ; plus bas, la rivière fuyait dans les ténèbres avec des bruits mystérieux ; les cloches des villages échangeaient de mystiques bonsoirs ; et tous les bruits humains allaient s'assourissant.

Albane eut comme une hallucination : il lui sembla qu'elle était seule au monde, seule avec cette tendresse qui cheminait à ses côtés ; pour un instant, tout ce qui n'était point Jacques fut supprimé pour elle ; et, avec une joie pleine de terreur, elle pressentit que cette affection pourrait un jour lui tenir lieu de tout.

« Pauvre madame Uriel ! » aurait encore soupilé madame Landais. Mais le sentiment filial se réveilla bien vite au cœur d'Albane :

« Mon Dieu ! que ma mère doit être tourmentée ! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Son inquiétude cessera bientôt, mademoiselle ; car, avant une heure, vous pourrez lui raconter, saine et sauve, quelles peurs vous a cependant causées votre voyage nocturne.

— Avoir peur, moi ! peur quand vous êtes là !... oh ! non ! »

Dans sa candeur, elle n'avait point mesuré la portée de cette parole ainsi prononcée ; mais Jacques de Faille ne pouvait s'y méprendre :

« Oh ! s'écria-t-il avec transport, aurais-je cet immense bonheur de m'être fait comprendre ?... Sentiriez-vous vraiment que ma seule ambition en ce monde est de vous protéger contre tout danger, de vous défendre contre toute douleur ?... »

Un regard baigné de larmes éloquentes fut la seule réponse d'Albane.

Des lueurs de torches et des bruits de voix, les firent alors descendre du ciel sur la terre : on accourait à leur rencontre ; et monsieur Rouvière qui commandait l'expédition, trompait les longueurs de la route par des imitations canines qui ne charmaient que lui.

Pourquoi madame Uriel emmena-t-elle immédiatement sa fille dans sa chambre ? c'est que, à l'éclat de ses yeux, à l'animation de son visage, elle pressentait une confidence :

« O mère ! mère ! que je suis heureuse !... il m'aime ; il veut être ton fils et, demain, il ira

demander à sa famille de solliciter ton consentement à la réalisation de son vœu le plus cher.

— J'étais sûre de te bien marier malgré l'exiguité de ta dot, ma chère enfant. Va, ton avenir ne m'a jamais inquiétée.

— Mais qu'a donc monsieur de Faille? remarquait au même instant madame Landais; on dirait qu'il marche sur des nuées... Pauvre jeune homme!

Les jours succédaient aux jours, et Jacques de Faille ne revenait pas. Les malades quittaient l'un après l'autre l'établissement thermal où la saison des bains est de courte durée. Bientôt, on ne mit plus que douze couverts sur la longue table; puis dix, puis cinq, puis trois, et enfin madame Uriel et sa fille dînèrent un soir en tête-à-tête et se trouvèrent seules dans le salon désert dont le silence et le vide leur semblèrent lugubres. Pour la première fois depuis le départ de Jacques, le cœur d'Albane se serra et l'aile noire du pressentiment effleura son beau front.

« S'il ne revient pas encore, c'est qu'une raison majeure le retient chez lui, certifieait la mère, imperturbable dans sa confiance en l'avenir. Il écrira. »

Il écrivit...

Était-ce la violence du désespoir ou l'embarras d'une situation fautive qui lui faisait ce style étrange?... Madame Uriel ne sut pas le démêler; mais elle comprit que le doux rêve de sa fille s'envolait sans retour... Le baron Jacques s'était heurté à d'invincibles résistances: sa famille, formant pour lui d'ambitieux projets, lui avait préparé une alliance qu'il ne pouvait refuser sans s'attirer la malédiction paternelle... Son cœur se déchirait! le malheur de sa vie était certain; mais le devoir filial s'imposait à lui; ne devait-il point s'y soumettre, bien qu'il eût préféré la tombe à...

Madame Uriel n'acheva point cette lecture.

« Bah! dit-elle en dissimulant un dépit profond, si ce mariage manque, c'est que le bon Dieu t'en réserve un meilleur. »

Albane, pâle comme une morte, leva sur elle un regard navré, qui était tout une protestation.

« Ce jeune homme avait une santé délicate qui m'inquiétait un peu. C'en est pas comme Grégoire, qui assommerait un bœuf d'un coup de poing!

— Chère tante, quand on parle du soleil, on en voit les rayons! déclama le gros cousin qui entra sur la fin de cette phrase. »

C'était le 28 août: Grégoire venait renouveler la tentative matrimoniale repoussée le 28 juillet précédent. A partir de cette époque, il prit l'habitude de répéter sa demande à ce quantième de chaque mois; et quand l'aurore du 28 se levait, madame Uriel ne manquait pas de s'écrier:

« Voici le jour de Grégoire! »

Elle le dit quelques années encore et quitta doucement la vie sans avoir deviné quel incurable désespoir se cachait sous l'apparente résignation d'Albane.

Seule dans la maison paternelle qui lui semblait un sépulchre, seule dans le monde qui lui paraissait un désert, l'orpheline endolorie, le cœur saignant, retourna vers ses souvenirs d'enfance et courut se joindre aux dames pensionnaires du couvent de Crosse: c'est là qu'on l'avait élevée.

« Albane va prendre le voile! » affirmèrent ses amies.

Elle en eut d'abord le désir; mais, descendant au fond de son cœur, elle reconnut que Dieu seul ne l'occuperait pas... ce cœur vibrerait encore au nom de Jacques! ce cœur saignait toujours.

Souvent, lorsque les saintes recluses, s'arrachant au sommeil, traversaient comme des ombres les couloirs silencieux, Albane les suivait à la chapelle; elle se prosternait sur les dalles et plongeait son âme meurtrie dans le courant mystique débordant, autour d'elle; mais quand les célestes aspirations commençaient à l'élever en haut, elle sentait l'étreinte de la chaîne terrestre qui la retenait.

Quand l'autel scintillait, que les vitraux étincelaient, que l'encens montait avec les hymnes pieuses et que les grandes fêtes catholiques répandaient sous les voûtes du cloître leurs indicibles allégresses, Albane présentait un bonheur surnaturel et tendait les mains vers lui... mais une chère image se dressait au devant; le souvenir l'étreignait à plein cœur... le regret l'abreuvait d'inexprimables amertumes; toute au passé, elle n'osait marcher vers Dieu, et continuait de souffrir...

Les années passaient ainsi. Un jour, cependant, ses douleurs personnelles se turent devant le deuil général... Les gémissements de la France envahie perçaient les murs du couvent; la lueur des incendies empourpait l'horizon, et l'immense lueur des batailles grondait comme une éternelle tempête! Les plus fermes remparts croulaient avec des bruits lugubres; les populations affolées s'enfuyaient pêle-mêle.

Le couvent d'Albane s'ouvrit pour une ambulance: on vit des faisceaux d'armes briller dans l'ombre des couloirs et des sacs de soldats s'y entasser; on entendit des voix mâles résonner sous les voûtes saintes; et, dans les vastes salles où s'étaient de pieux emblèmes, s'élevèrent les gémissements des blessés.

Albane sollicita l'honneur de les soigner et l'obtint. Plus d'une fois, elle prêta son secours à d'effroyables opérations; plus d'une fois, de ses mains, elle ferma des paupières qui ne devaient pas se rouvrir... mais, toujours, elle fut à la hauteur de sa tâche et ne faiblit pas un instant.

La paix vint. Cette paix qui ne fut accueillie par aucun cri de joie... les ambulances se vidaient et les labeurs d'Albane diminuaient de jour en

jour. Bientôt elle n'eut plus qu'un malade à soigner, et ce dernier malade fut averti enfin qu'un frère de sa mère allait venir le chercher.

L'oncle annoncé parut le même soir, un soir de printemps où les lilas secouaient leurs parfums nouveaux sous les blancs rayons de la lune.

Albane, accoudée à la fenêtre ouverte, était cachée à son malade par un large paravent; d'un regard mélancolique elle suivait l'astre pâle errant au ciel; et cette lumière adoucie guidait ses souvenirs vers cette autre soirée, si loin déjà, où le cri de son cœur avait involontairement jailli. D'amères pensées l'envahirent à flots: elle remonta le cours des années écoulées depuis lors... elle compta ses larmes comme pour les reprocher à Dieu; elle posa les mains sur sa blessure et la sentit vive comme au premier jour... Et cependant, que sa vie aurait pu être différente!... Une autre avait cueilli sa gerbe, à elle! une autre avait vécu sa vie et bu son bonheur!... Oh! cette autre, comme elle devait être heureuse et fière! fière du compagnon, du protecteur, de l'époux... de son Jacques, à elle!...

La porte s'ouvrit brusquement; un pas lourd pesa sur le parquet en le faisant crier, et une odeur de cigare domina le parfum des lilas.

« Eh bien! où donc es-tu, fiston?

— Oh! mon oncle, c'est vous!

— Tiens, parbleu! ne voudrais-tu pas que ce fût Cadet-Roussel ou Colin-Tampon?

— Toujours jovial! murmura le malade péniblement surpris.

— C'est le seul moyen de ne pas vieillir.

— Cependant, il est des circonstances...

— Ah! oui, je sais: encore Chauvin, mon pauvre enfant; encore Chauvin! C'est passé de mode; il est maintenant de mauvais goût de pleurnicher sur un drapeau troué. Nous sommes vaincus aujourd'hui: c'est fâcheux, parce que cela nous coûte cher; mais en définitive...

— Oh! mon oncle! pouvez-vous parler ainsi avec ce ruban rouge à votre boutonnière!

— Entre nous et confidentiellement, je crois qu'il s'est trompé d'adresse... nous étions plusieurs du même nom au régiment... il se pourrait que l'on eût attribué à l'un les exploits de l'autre... tu comprends que je ne tenais pas énormément à ce qu'on éclaircit l'affaire. Quant à toi, il paraît que tu es un brave pour tout de bon; aussi, mon cher, ton patriotisme sera-t-il placé, je l'espère, à gros intérêts. Nous ferons joliment

valoir cela à ton actif quand nous te marierons.

— Merci, mon oncle; mais j'ai la prétention de me marier moi-même.

— Ah! oui, au fait; j'oubliais; à ton âge on a toujours cette prétention-là. J'y ai passé, moi qui te parle. Quel grand fou j'étais! heureusement mon père y a mis bon ordre. Ta défunte tante n'avait pas cependant la blancheur de l'hermine et la douceur de la colombe; un peu acariâtre, un peu avare, un peu frivole, un peu sottie, elle n'eût pas été l'idéal d'un héros de roman, peut-être. Mais quelle fortune solide! quelle famille bien posée! D'ailleurs la chaîne conjugale est assez élastique et ne rive pas les condamnés l'un à l'autre: les chiffons, les caquets, les petites brouilles de famille suffisaient au bonheur de la baronne; je taillais le mien à ma guise sans qu'elle s'en occupât, et nous nous rencontrions seulement pour vérifier nos comptes.

— Et vous appelez cette association en commandite un mariage?

— Si la jolie blonde, que je ne nomme pas, avait eu pour couronne le million de... l'autre, je n'aurais pas hésité entre les deux, je le confesse. Et même aujourd'hui, que je suis libre et assez riche pour me passer la fantaisie d'une femme à mon gré, si mademoiselle trois étoiles n'est pas trop déçirée, je ne dis pas que...

— Que?

— Que je n'en ferai pas la baronne Jacques de Faille.

Un cri sourd partit de la fenêtre: Jacques de Faille écarta le paravent.

Alors Albane se trouva en face d'un homme chargé de graisse, bourgeonné, aux yeux éraillés, à la barbe grise et dont la vieillesse prématurée était toute une révélation!

Voilà ce qu'était maintenant son idéal!

« Mademoiselle Uriel?... s'écria-t-il après un instant d'hésitation.

— Non, monsieur: Sœur Marie-de-la-Pitié, » répondit-elle en s'éloignant.

Sa destinée était fixée.

♦♦

Un calme saint remplace aujourd'hui ses poignantes agitations; la lumière d'en haut illumine ses anciennes ténèbres; elle a conquis le seul idéal qui ne trompe pas: Dieu.

MÉLANIE BOUROTTE.

LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

I

Voyez là-haut ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel,
Une invisible châtelaine...

Celui qui chantait ainsi d'une voix chevrotante était un bon petit vieillard, aux cheveux blancs comme la neige, à la figure ouverte et souriante. Vif et alerte encore, il marchait d'un pas rapide dans un large sentier, au bord d'une rivière, et son bras étendu montrait à un jeune homme, qui cheminait à ses côtés, un château bâti au sommet d'une colline, dont les flancs raides, abrupts, étaient couverts de halliers.

Son jeune compagnon, qui avait la tournure d'un militaire, et qui portait sur sa poitrine le ruban rouge de la Légion d'Honneur, l'interrompit avec un peu d'impatience :

« En bonne prose, dit-il, voilà Montigny ? C'est dans cette solitude, parmi ces broussailles, sur ce triste coteau que M. d'Emmerich a fixé sa demeure ? »

— C'est ici même, mon jeune ami. Depuis quatre ans, ce sage, revenu des vanités du monde, goûte les douceurs du repos à l'ombre de ces bois.

Tityre, tu patule recubans sub tegmine fagi.

— Vraiment, M. Schmidt, vous avez de bons yeux. Où donc apercevez-vous des hêtres ? Je ne vois que de misérables halliers.

— Oui, oui, de jeunes taillis. M. d'Emmerich a fait abattre ses arbres de haute futaie ; ils bornaient la vue, et c'est un grand admirateur de la belle nature.

— Et sa fille, si distinguée, si charmante, voici donc où elle est venue cacher sa jeunesse, sa beauté et ses qualités exquises, reprit le voyageur pensif. Il s'interrompit et regarda longuement la pente escarpée du coteau, les rochers moussus, les vieux arbres nains et la déplaisante habitation que M. Schmidt appelait un beau domaine.

— Ah ! dit le vieillard, cela ne vaut pas notre Alsace et le joli hôtel que M. d'Emmerich possédait à Strasbourg ; mais enfin c'est un abri sûr, et c'est ce qu'il nous faut, à nous autres exilés ; nous ne sommes pas difficiles ; moi-même, s'il m'est permis de me citer pour exemple, je ne puis dire

que je suis confortablement logé ; vous avez vu mon pauvre petit appartement à Dijon ?

— Hélas ! oui, cher M. Schmidt, deux chambres et un grenier.

— Deux chambres et une galerie, s'il vous plaît, Albert. C'est donc pour vous dire que nous nous accommodons de tout comme des mouettes dispersées par la tempête ; nous bâtissons notre nid où nous a conduits le vent d'orage.

— Voyez-vous quelquefois M. d'Emmerich ? interrompit Albert du même air pensif et préoccupé.

— Lui ! jamais ; cependant, Dieu sait si je suis attaché à cette famille. Mais votre cousin ne va nulle part et ne reçoit personne ; je vous l'ai dit hier et vous l'ai répété ce matin.

— Il est vrai, mais je supposais... Je trouve qu'il devrait faire une exception en votre faveur.

— N'est-ce pas ? Eh bien ! non, il me traite en étranger, moi son compatriote, son obligé, et l'ancien professeur de sa fille. Elle n'est pas très-éloignée pourtant, l'époque où je donnais des leçons de musique à mademoiselle Marguerite. Elle avait des dispositions merveilleuses, cette enfant, et quelle voix charmante ! Vous souvient-il des duos que vous chantiez ensemble ? J'accompagnais au piano ; l'heureux temps ! Pour vous surtout, capitaine, vous en aviez fini avec la vie de collège, vous alliez entrer à Saint-Cyr, le monde s'ouvrait devant vous. Il me semble que je vous vois encore avec votre longue taille fluette et vos moustaches naissantes. »

Le jeune homme ne répondit point ; peut-être n'avait-il pas entendu ; il s'entretenait avec ses pensées au moins autant qu'avec son ami. Cependant il reprit après un instant de silence.

« Vous dites qu'il n'y a plus de relations entre vous et la famille d'Emmerich ; mais n'est-ce pas un peu votre faute, cher monsieur Schmidt ? Je gage que vous n'êtes jamais venu à Montigny. »

— Si vraiment, répliqua le vieillard, j'ai essayé un jour de pénétrer dans ce mystérieux château ; mais on ne m'a même point permis d'entrer dans la cour. Un serviteur rébarbatif que vous connaissez, Conrad, le mari de la nourrice de mademoiselle Marguerite, m'a fait entendre, assez poliment du reste, que son maître ne recevait pas, et aurait pour agréable que je ne revinsse point.

— Autrefois, dit Albert rêveur, M. d'Emmerich avait un caractère liant, affable, une conversation charmante, il se plaisait dans la société de ses amis.

— Et maintenant il fuit le monde et ne parle qu'à son bonnet; voilà comme on change.

— Je sais bien, murmura le jeune homme, que les événements ont rembruni ses idées; il a vu mourir madame d'Emmerich pendant le siège de Strasbourg, il a quitté son pays, ses habitudes... Cependant, à cause de sa fille, il devrait prendre sur lui...

— Eh! qui vous dit que ce genre de vie déplaît à mademoiselle Marguerite? Je crois, moi, qu'elle s'en accommode fort bien. C'est une personne sérieuse, composée, concentrée... parlons franchement, c'est une petite sauvage; elle a un air glacial et des manières si hautaines... Je l'ai rencontrée une ou deux fois à Dijon, dans la rue; j'ai voulu lui présenter mes hommages, lui demander des nouvelles de son père. Ah! bien oui! mademoiselle m'a salué en silence, et s'est éloignée avec une petite mine si dédaigneuse que les larmes m'en sont venues aux yeux. Sa nourrice qui l'accompagnait a remarqué sans doute mon chagrin et ma confusion, car elle a rougi et baissé la tête. Voyez-vous, capitaine, cette enfant ne devrait point me traiter ainsi; il y a entre nous des souvenirs, je pourrais dire des liens... Elle n'ignore pas que je suis pénétré de reconnaissance envers elle, qu'elle m'est apparue un jour comme un ange consolateur, et que vraisemblablement elle m'a sauvé la vie. Tenez, il faut que je vous raconte cela.

— Mais vous me l'avez déjà dit, cher monsieur Schmidt.

— Pas en détail, puisque vous étiez si jeune, m'avez-vous bien écouté? D'ailleurs mon récit ne sera pas long. Il y a dix-sept ans, — que le temps passe vite! — oui, dix-sept ans sonnés, j'étais pauvre comme Job, et je vivais seul dans une mansarde, comme Robinson Cruosé dans son île déserte. Je n'étais plus jeune, j'avais tenté fortune de toutes façons, je m'étais fait luthier, marchand de bric-à-brac, et j'avais dépensé jusqu'à mon dernier sou. Un jour, c'était en hiver, je relevais d'une longue maladie, et, tristement assis auprès de mon feu éteint, je songeais aux petites dettes criardes que j'avais été forcé de faire, et qui m'empêchaient de m'adresser à mes fournisseurs...

Ici le vieillard s'interrompt, rougit un peu et reprit avec émotion :

— S'il faut l'avouer, je n'avais pas mangé depuis la veille. Et je ne voyais point le moyen de gagner ma vie; j'étais trop faible encore pour me livrer à un travail pénible. J'eusse pu cependant donner des leçons de chant et de piano; mais, avant ma maladie, j'avais cherché inutilement des élèves. Je me disais que cette fois tout était bien perdu, quand soudain voici qu'on frappe à

ma porte. J'ouvre et j'aperçois mademoiselle Marguerite qui donnait la main à son père. Elle entra étonnée et souriante. Qu'elle était jolie! Vous la représentez-vous à six ans avec ses boucles blondes et son teint vermeil? Je connaissais un peu M. d'Emmerich, je savais qu'il était un de nos riches industriels, et que les ouvriers affluaient à ses fabriques; j'avais entendu dire aussi que la charité de madame d'Emmerich était inépuisable, et qu'elle était habile à découvrir les misères cachées et les pauvres honteux; mais du reste je n'avais jamais eu de relations avec cette famille. M. d'Emmerich s'assit et me fit connaître le but de sa visite; il désirait que je donnasse des leçons de piano à mademoiselle Marguerite. Jugez si je fus ému et content, et si je remerciai la divine Providence; c'était le pain de chaque jour que cette enfant m'apportait. Pendant que je causais avec son père, la petite sautillait dans tous les coins de la mansarde; elle me faisait plaisir à voir, avec ses fourrures blanches et son costume de velours noir. M. d'Emmerich la regardait en souriant et l'appelait sa mignonne hirondelle. C'est le nom que je lui ai conservé à part moi; ne dit-on pas que les hirondelles portent bonheur?

Après le départ de mes visiteurs, comme je voulais remettre en place un livre avec lequel l'enfant avait joué, je vis un fin papier qui dépassait la reliure, et sur-le-champ, sans y toucher, je reconnus avec un violent battement de cœur certaines vignettes... C'était un billet de banque. Je le dépliai d'une main tremblante, et je lus ces mots qui me semblaient tracés en caractères magiques : Cinq cents francs.

Cinq cents francs! à peu près la somme que je devais à mes fournisseurs. C'était mademoiselle Marguerite qui avait glissé ce billet entre les pages du livre; la chère enfant, qui exerçait la charité pour la première fois, avait montré autant d'adresse que de discrétion, et suivi de point en point les instructions de sa mère. Quand on est dans la position où je me trouvais, on n'a pas de susceptibilité exagérée; je ne fis point le fier, j'acceptai l'argent et je payai mes dettes. Dès le lendemain, j'allai donner une leçon à mademoiselle Marguerite; dès le lendemain aussi, madame d'Emmerich me chercha et me découvrit des élèves; parmi ceux-ci j'eus le plaisir de vous compter, M. Albert, et depuis ce temps...

— Nous avons été bons amis, cher monsieur Schmidt. Je n'oublie pas la peine que vous avez prise pour faire de moi un virtuose; si vous n'avez pas réussi, c'est ma faute, hélas!

— Oui, oui, vous eussiez pu vous appliquer davantage, dit gravement le vieillard; vous étiez un peu rebelle aux lois de la musique. Mademoiselle Marguerite me faisait bien plus d'honneur; elle était si docile, si studieuse!

Le bonhomme s'arrêta tout ému et reprit avec amertume :

— Vraiment, capitaine, je suis navré, lorsque je songe que cette enfant, à laquelle je dois le bien-être et le repos de ma vieillesse, ne daigne pas même me reconnaître. Le jour où elle est venue chez moi, comme la messagère de la divine Providence, j'ai changé ma manière de vivre; grâce à elle et à sa famille, les élèves ne m'ont jamais manqué, et non-seulement j'ai gagné mon pain quotidien, mais encore j'ai amassé bien des petites sommes par mes épargnes.

— Bien des petites sommes! Vous m'étonnez, cher monsieur Schmidt, je croyais...

— Que je n'avais pas un sou vaillant? Eh oui! c'est la vérité, je vis de mon travail, et à présent encore je donne des leçons de piano; mais il n'en est pas moins vrai aussi que, depuis dix-sept ans, j'ai fait des économies. Où elles ont passé, vous devez le savoir, vous avez vu mon petit musée et vous connaissez mon goût...

— Pour les antiquailles, interrompit Albert. Ainsi donc vous avez converti de bel et bon argent en vieux bouquins, en vieilles armes rouillées, en vieux tableaux, en vieux plats fêlés et en vieux lambeaux de tapisserie. Certes, on a bien raison de dire que les passions coûtent cher.

— Celle-là ne m'a rien coûté du tout, capitaine. Je n'ai pas jeté mon argent par les fenêtres, veuillez le croire, répliqua le bonhomme en se redressant. J'ai fait au contraire des marchés d'or; j'ai saisi souvent l'occasion par son unique mèche de cheveux, et mes antiquailles, comme il vous plaît de les appeler, représentent une somme bien supérieure à ce qu'elles me coûtent.

— J'en suis charmé, mon cher maître, je vais m'efforcer de croire que vous vous êtes enrichi, et lors même que je n'en serais pas très-convaincu, je ne me permettrais point de discuter avec vous sur ce sujet; je préfère en revenir à ce que nous disions d'abord. Ainsi donc, M. d'Emmerich ne fait et ne reçoit jamais de visites?

— Jamais; d'ailleurs, il ne connaît personne; il n'était pas venu en ce pays avant la guerre; le château de Montigny, qui a été légué à madame d'Emmerich par un de ses oncles, était loué à une famille de Dijon, qui l'a habité jusqu'en 1870; puis les Prussiens s'y sont établis en maîtres, et c'est seulement au mois de mai 1871 que M. d'Emmerich est arrivé avec sa fille, la nourrice de celle-ci et le vieux Conrad. Depuis cette époque, ces quatre personnes vivent sur leurs rochers dans une solitude absolue.

— Cependant vous avez vu mademoiselle Marguerite à Dijon?

— Oui, elle y vient deux ou trois fois par an, et chaque fois elle y passe une demi-journée; le reste du temps, elle est l'invisible châtelaine dont je vous parlais tout à l'heure. — Mais nous voici au bas de la colline; persistez-vous à aller à Montigny?

— Certainement, dit Albert avec vivacité.

— Vous ne serez pas reçu.

Le jeune homme hochait la tête.

— Je suis le cousin de M. d'Emmerich, murmura-t-il.

— Au dixième ou au douzième degré, n'est-ce pas? Cela ne suffit point pour qu'il vous ouvre sa porte; mais puisque vous voulez absolument tenter l'aventure, je vous accompagnerai jusqu'à ce que nous ayons atteint ces rochers là-bas, puis je retournerai à la gare où je vous attendrai.

— Et où vous trouverez le temps bien long peut-être.

— Non pas, je saurai l'occuper; je m'arrêterai en chemin d'abord; lorsque je viens à la campagne, j'ai l'habitude d'entrer dans les chaumières et je fais parfois d'heureuses trouvailles; il peut y avoir, dans ces pauvres logis, des faïences, des bahuts, une foule de choses... Mais quel sentier difficile et qu'il est peu fréquenté! Voyez, les broussailles semblent vouloir nous disputer le passage.

— Oui, murmura le jeune homme, c'est une triste solitude, et M. d'Emmerich doit s'ennuyer ici, malgré toute sa philosophie.

— Allons donc, capitaine, est-ce que les savants s'ennuient? M. d'Emmerich consacre beaucoup de temps à des expériences de chimie... aux arts industriels... il cherche de nouveaux procédés... il a inventé une teinture... ou un tissu... quelque chose enfin qui doit lui rapporter beaucoup d'argent; tout cela l'occupe.

— A-t-il encore des propriétés en Alsace?

— Je ne crois pas; du moins il a vendu ses fabriques; il vit de ses rentes, et, comme il ne fait pas de grandes dépenses, mademoiselle Marguerite aura vraisemblablement une grosse dot. Mais à présent je vous quitte... bonne chance, capitaine; toutefois, n'oubliez pas que le dernier train pour Dijon part à sept heures et demie.

— Bien, bien, monsieur Schmidt, je serai à la gare à sept heures, dit Albert, qui se mit à gravir la colline d'un pas plus rapide encore.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

UN SOIR D'AOUT

A SAINT-VALÉRY-EN-CAUX

Le ciel semble couvrir la terre d'un linceul
 Tant la pluie et la nuit font l'ombre épaisse. Seul
 Le phare au bout du quai d'aval, où rien ne bouge,
 Jette un mince rayon de sa lumière rouge
 Sur l'eau sombre du port où tremblent ses reflets.
 La mer monte. On entend le fracas des galets
 Qu'elle roule. On dirait une crécelle immense
 Qui grince entre les mains de diables en démençe
 Présidant aux ébats d'une ronde d'enfer.
 Le vent souffle et gémit comme au cœur de l'hiver,
 Et peut-être répété en son morne murmure
 La plainte des marins dormant, sans sépulture,
 Leur sommeil éternel sous les flots écumants.
 A tous ces bruits aigus s'ajoute, par moments,
 Comme pour y mêler la note grave et basse,
 Le mugissement sourd d'un orage qui passe
 Au lointain, en rayant d'éclairs l'horizon noir.

Pendant que l'ouragan furieux se déchaine,
 Le modeste clocher de l'église prochaine
 Sonne paisiblement son Angelus du soir.

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

Les saisons et les plaisirs du temps.
 Hippolyte et Aricie. — Les saltimbanques. — Une bonne action.

Pauvre France! Bien décidément le ciel ne te protégé plus. Notre globe a fait sans doute un mouvement imperceptible aux yeux humains, et les saisons ont changé. Pas un jour de printemps cette année, et voici venir l'automne après des chaleurs torrides, suivies d'effrayants orages. Mais qui regrette aujourd'hui les splendeurs

du climat d'autrefois? Qu'importe au monde moderne la majesté des forêts profondes, les parfums sauvages des ruisseaux jonchés de fleurs marines; le bruit d'une cognée dans les coupes lointaines, la plante ou l'oiseau qui nous rappelle une des plus chères heures de notre vie, la volupté des sensations ressaisies, certains bruits familiers à votre oreille que vous entendez de nouveau? Les bains de mer, les stations aux eaux, la rivalité des toilettes

coûteuses, les concerts, les bals du soir, les promenades du matin qui, par le nombre, ressemblent à des caravanes; les moqueries du plus grand nombre exercées sur quelques-uns, des conversations politiques ou frivoles qui s'évaporent avec la fumée des cigares; voilà la vie de la belle saison, tels sont les loisirs de la bonne compagnie, des artistes, des penseurs, des illustrations en tous genres de notre monde d'aujourd'hui. Grand bien leur fasse; nous n'avons, en aucun temps de notre vie, le goût de les imiter.

Nous étions donc, au mois d'avril dernier, par un temps vraiment hivernal, à quinze lieues de Paris, dans un délicieux chalet, chez un musicien célèbre, en cette époque de rare célébrité. Les pauvres bourgeois mouraient de froid sur les arbres, et nous nous chauffions en famille autour d'un vaste foyer, lorsque nous entendîmes un bruit de trompette, de fifre et de grosse caisse retentir dans notre solitude.

« C'est un théâtre forain au village de Morigny, dit une personne de la société.

— Allons le voir, ajouta la maîtresse de la maison; cette promenade remplacera celle que nous n'avons pu faire aujourd'hui. »

Trois minutes après nous étions en route. Arrivés devant la porte d'une grange, nous vîmes, dans une de ces grandes voitures foraines, qui contiennent ordinairement des bohémiens ou des saltimbanques, un gros homme à barbe noire, habillé en quasi pompier, et qui hurlait de toute la force de ses poumons le speech suivant :

« Messieurs, mesdames,

» Je commence par vous supplier de ne pas nous confondre avec des saltimbanques, n'ayant aucune espèce de rapport avec ces vils personnages. Dans mon établissement qui s'occupe particulièrement de grande musique, je n'engage que les artistes qui se sont distingués par leur talent, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Nous ne travaillons donc que pour les oreilles de choix. Son illustrissime le Czar de toutes les Russies nous a comblés d'honneurs et de remerciements! Dans ce pays de haute civilisation, mon épouse a connu une comtesse qui s'était guérie du mal de dents, avec une eau que lui avait fournie le grand dentiste de l'impératrice. Il nous reste, dans un de nos nombreux bagages, quelques fioles qui, moyennant cinquante centimes, font disparaître toute carie. J'ai consenti à lui permettre de les vendre pour subvenir aux coquette-ries de la toilette; mais ceci est une misère. Passons aux choses sérieuses.

» Nous allons représenter ce soir, non un opéra moderne comme on les fabrique aujourd'hui à la douzaine, mais un opéra de vraie grande musique, composé par le célèbre Rameau. Cet ouvrage inimitable du genre véritablement grec, joué par des artistes de haut talent, laissera dans cet humble village les plus palpitants souvenirs. Il a pour titre : *Hippolyte et Aricie*. »

Alors les trompettes et la grosse caisse commencèrent le tapage le plus assourdissant qu'on puisse imaginer.

Le programme était irrésistible. Nous entrâmes avec tous les paysans de l'endroit.

Nous avons tous entendu parler de l'abbé Pellegrin à qui l'on doit cette œuvre étrange et infiniment remarquable pourtant, de *l'imitation de Jésus-Christ*, mise en cantique sur des airs d'opéras et même de vaudevilles, ce qui avait fait dire à un railleur du temps :

Qui, catholique au matin et le soir idolâtre,
Déjeunait de l'autel et soupaît du théâtre.

Ce fut l'abbé Pellegrin qui composa, pour Rameau, le poème d'*Hippolyte et Aricie*, tiré de Phèdre.

Le théâtre était une vaste grange dans laquelle on avait placé quelques décors de carton peint. Le public était assis sur les bancs de bois que l'instituteur avait obligeamment prêtés.

Sauf un détail dont nous parlerons, il est impossible de se faire une idée juste de ce qu'on nous représentait. Des oripeaux couverts de paillettes noircies, des couronnes énormes de cyprès sur la tête de chaque acteur, des visages avinés, des voix qui hurlaient, un accompagnement de clarinette, de trombone et de cymbales, aucun air à reconnaître, aucune note à saisir, c'était inouï de grotesque. Notre musicien, à nous, se pâmait de joie, c'était sur notre banc des rires frénétiques qui faillirent nous faire jeter à la porte par l'auditoire ébahi, qui prenait la chose au sérieux. — Enfin l'opéra se termina, et une jeune fille, de seize à dix-huit ans, se présenta sur la scène, suivie de l'homme au speech, qui apprit aux amateurs de belle musique, que la romance du *Saule* allait être chantée par la prima dona Donizetta, nièce de l'illustre Donizetti.

Cette pauvre fille, assez jolie d'ailleurs, mais dont la mine piteuse nous fit une impression triste, chanta sans accompagnement. Elle était si émue, que sa voix chevrotait d'une façon déplorable. Mais se voyant encouragée par nous, qu'elle regardait souvent en tremblant, elle se remit et termina la romance avec un sentiment, une justesse et une pureté très-remarquables.

Après ce succès musical, bien compris de la foule, on baissa le rideau et nous sortîmes. On commençait à l'intérieur la vente des fioles, en passant avec un panier, devant les bancs des spectateurs.

Mais il se trouva par bonheur qu'aucun de nous n'avait mal aux dents; le musicien célèbre, qui ne veut pas me permettre de le nommer aujourd'hui, s'adressa à une grande femme qui attelait un pauvre vieux cheval blanc à la voiture foraine :

« Quelle est cette jeune fille qui a chanté la romance du *Saule* ? lui demanda-t-il.

— C'est mon enfant à moi, monsieur, dit la femme en se rengorgeant.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans à la Saint-Martin.

— Pourquoi la laissez-vous aller avec de pareils gens ?

— Il faut manger.

— Mais vous pouvez la mettre en service.

— Elle déteste ça ; il faut qu'elle chante, toujours chante, et, dans les maisons bourgeoises, on ne voudrait pas de cela.

— Mais alors si on la plaçait dans une maison où elle pourrait chanter toute la journée ?

— Oh ! ce serait son bonheur, son vrai bonheur !

— Elle est honnête ?

— Honnête ! oh ! certainement, monsieur ! faudrait pas qu'un homme lui parle de travers. Nous l'avons élevée comme ça ; mon mari et moi, nous tenions un petit cabaret sur la route de Provins. Hélas ! l'homme est mort et nous sommes restées, mon enfant et moi, bien embarrassées. Une de nos vieilles pratiques, le directeur que vous avez vu accompagner ma fille sur le théâtre, nous a proposé de nous prendre avec lui, et nous sommes parties il y a quinze jours. »

En ce moment, le public s'éloignait, et pendant que les saltimbanques mettaient leurs décors dans la voiture, la jeune fille arriva près de sa mère. Nous lui fîmes quelques compliments sur la manière dont elle s'était acquittée de sa mission. Elle nous répondit avec beaucoup de politesse et de modestie.

« Combien gagnez-vous, à ce métier, mon enfant ?

— Cela dépend de la soirée, monsieur, on partage ; mais on rit et l'on chante tant que l'on veut.

— Et si je vous plaçais dans une maison où vous pourriez chanter et apprendre la musique ?

— Ah ! ce serait un joli rêve que je ne verrai jamais se réaliser, parce que je ne veux pas quitter ma mère.

— C'est un bon sentiment ; mais dans cette même maison, on pourrait employer votre mère.

— Ce serait le ciel pour nous, hélas ! ces occasions-là sont introuvables. »

La pauvre vieille essuyait ses yeux mouillés de larmes par l'émotion.

« Écoutez-moi, reprit le maestro ; retournez avec vos camarades, et demain, venez avec votre mère demeurer chez moi ; et il lui enseigna sa demeure. Si après deux ou trois mois, vous ne vous y plaisez pas, il sera toujours temps de retourner avec les saltimbanques. »

Il est impossible de décrire la joie attendrie de ces deux malheureuses femmes, qui sont aujourd'hui installées dans la maison.

« Dans dix-huit mois, s'écria le musicien, tout rayonnant, cette enfant débutera au théâtre de Bruxelles ; dans deux ans, nous l'entendrons à Paris. »

L'homme de cœur et de talent qui a fait cette bonne action, nous permettra sans doute alors de proclamer son nom.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MARINADE DE LAPEREAU.

Coupez en morceaux deux jeunes lapereaux rôtis, n'employez que les membres et le râble ; faites mariner dans du vin blanc, assaisonnez de citron, ail, poivre et sel, trempez-les dans une pâte à frire, après les avoir égouttés ; mettez-les dans une friture qui ne soit pas trop chaude, servez avec du persil frit.

NAVARIN BLANC

Prenez de la poitrine de mouton, découpez-la ;

mettez dans une casserole quatre petits oignons, un clou de girofle, une petite gousse d'ail, une pointe d'échalotte, thym, laurier, persil en branches, poivre, sel ; remplissez la casserole à moitié avec de l'eau, plongez-y la viande de manière à ce qu'elle soit submergée. Mettez au feu. Quatre heures de cuisson douce. Évitez bien que la viande ne s'attache. Une demi-heure avant le dîner, ajoutez des petits pois, ou des pommes de terre, ou des haricots verts. Couvrez et activez un peu le feu.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

O la plus cruelle des amies !
Sais-tu ce que je fredonne, depuis plusieurs
jours, sur un mode mineur et d'un air lamen-
table ?

C'est la mélancolique romance des *Noces de
Jeannette* dont voici le refrain :

C'était bien la peine
De t'aimer ainsi !

Oui : c'était bien la peine de t'aimer dans la
tristesse comme dans la joie, dans la maladie
comme dans la bonne santé ; c'était bien la peine
de t'aimer fort et ferme, de t'aimer à *tour de
cœur* et de t'embrasser à *tour de bras* toutes les
fois que l'heureuse occasion s'en présentait ; c'é-
tait bien la peine de t'aimer plus que la musique
sentimentale, plus que les chats angoras, plus
que les fleurs fraîchement écloses, à tort et à tra-
vers, enfin, pour en arriver là !

C'était bien la peine !

Comment ! depuis un mois, pas une page ! pas
une ligne ! pas une patte de mouche ni même de
moucheron !

Il y a quatre longues semaines, tu m'écris,
sans prendre le temps de tremper les deux becs
de ta plume dans l'encre, que tu es à la veille
d'un voyage improvisé ; que tu enfouis pêle-mêle
dans ta caisse ton chapeau neuf et tes bottes mor-
dorées ; que tu enlèves précipitamment les clefs
de tes armoires sans songer à les étiqueter ! Toi,
qui as ordinairement de l'ordre et de la mesure,
tu prends la mine fanfaronne des gens qui bra-
vent l'inconnu et tu te poses en brouillonne (par-
don du mot !) puis, après ce bel effet de mouve-
ments désordonnés et de résolutions précipitées,
tu rentres dans la coulisse, tu disparais dans le
trou du souffleur, tu t'abîmes dans le troisième
dessus... ou bien tu t'élanças au-delà des cintres
et mon regard même ne peut t'y suivre.

Qu'est-ce que cela veut dire ? où te chercher ?
et surtout, chère fugitive, où te trouver ?...

Certes, j'aimerais à tenter cette poursuite ; je
déploierais volontiers mes ailes, si j'avais des
ailes, pour m'élançer sur tes traces et te réclamer
à tous les horizons ; il y aurait du charme à

feuilleter du regard les villes étrangères, les sites
inconnus, les plages lointaines en faisant redire
aux échos :

J'ai perdu mon Eurydice !

Mais...

« Mais quoi ? » vas-tu demander.

Mais, ma chère, serais-je bien sûre de te décou-
vrir ? de te rejoindre ? Arriverais-je à l'heure pro-
pice ? et la surprise de ma brusque apparition te
serait-elle aussi agréable que mon amitié le dési-
rerait ? Que j'en ai vu tomber, de ces illu-
sions-là !

On a le cœur tout plein d'une amie, une autre
soi-même ; on mêle cette autre à tous ses souve-
nirs, à tous ses projets, à toutes ses espérances ;
on lui laisse prendre une telle place dans sa vie,
qu'on croit en occuper une large dans la sienne ;
durant l'absence, on la désire, on l'attend, on
éprouverait une joie suprême à la revoir et l'on
croit, à son tour, être désirée, attendue, appelée
à plein cœur.

On arrive à elle, enfin :

« Tiens ! c'est vous ? l'aimable surprise ! »

Et c'est dit, cela, d'un air distrait, d'un ton
nonchalant, comme si l'on murmurait entre deux
valse :

« Je suis bien aise de retrouver mon éventail ;
je n'y comptais guère. »

Hélas ! c'est que le temps a fait son œuvre et la
distance aussi ! le désolant proverbe : « Loin des
yeux, loin du cœur, » a trouvé son application.
Pour adoucir les amertumes de la séparation,
l'amie d'abord éplorée a cherché d'autres affec-
tions qui l'ont peu à peu consolée... elle a pris
d'autres directions, de nouveaux sentiers ; et ces
sentiers-là divergent si bien avec ceux qu'on a
suivis soi-même, que les uns aboutissent aux an-
tipodes des autres. Alors si quelque circonstance
rapproche un instant les deux amies, elles ne se
reconnaissent plus ! et celle qui n'a point changé
d'âme, cependant, celle qui cherche en vain dans
le présent des vestiges du cher passé, se sent
blessée au cœur et ne s'en remettra point...

Je ne veux pas dire que pareille chose arrive
tousjours. Je ne prétends point que l'absence sé-

pare fatalement les âmes comme elle sépare les corps... mais cela se produit quelquefois, et c'est trop ! Oui, ma petite Jeanne, quand l'on en vient à penser de l'amitié comme de tout le reste : « Vanité des vanités ! » on sait l'amertume des larmes et l'on peut dire qu'on a souffert !

Heureusement, tel sort ne sera point le nôtre : ce n'est pas le hasard des circonstances qui a fait notre liaison ; le caprice et l'engouement y sont étrangers. Elle repose sur les bases solides de l'estime réciproque et du désir de nous améliorer l'une par l'autre ; nous y avons fait entrer le bon Dieu largement, et dès lors l'édifice est bâti sur le roc, n'est-il pas vrai ?

Paris donc, oubliant de m'annoncer où tu vas ; voyage sans songer à me dire où tu es ; jouis sans me tenir au courant de tes jouissances ; je ne t'en aimerai pas moins, car je suis sûre de toi, en dépit des apparences ; et quand je fais semblant de te gronder, tu sais bien que c'est pour rire !

Toutefois, j'aurais bien un peu le droit de gronder aujourd'hui « pour de bon », car je serai certainement malade de ma causerie à demi rentrée : quel plaisir, en effet, puis-je éprouver à tracer des lignes qui vont dormir en attendant ton adresse actuelle ? Les liras-tu même jamais, ces pauvres lignes ? Qui sait si ma fillette, d'humeur fourrageuse, ne s'emparera point subrepticement tout à l'heure de cette feuille de papier pour en faire des allumettes ?

En attendant ce méfait qu'elle ne commettra peut-être pas, elle dort, du sommeil de l'innocence, dans les bras de... Baliveau.

Baliveau, ainsi nommé par antiphrase, est bien l'épagueul le plus trapu qui puisse engraisser dans le repos et la bonne chère ; dès son bas âge, ces dispositions massives se sont manifestées ; et, comme pour ajouter à la majesté de l'ensemble, sa fourrure a pris des proportions extraordinaires : c'est long, soyeux, touffu, frisé et refriqué à ne pas y croire ; la toison d'un mérinos ne donnerait pas l'idée de celle-là ! Content de cette toison exceptionnelle, content de sa structure de colosse, content de sa table et de son logement, content des autres et de lui-même, enfin, Baliveau n'a jamais ni un froncement de sourcils, ni une impatiente contraction des lèvres, ni un haussement d'épaules.

Ne ris pas : les animaux font tout cela... à leur manière, bien entendu ; seulement, il faut connaître cette manière et interpréter les intentions.

Celles de Baliveau sont toujours pacifiques ; c'est une vraie *bête à bon Dieu* : se promener un peu, manger beaucoup et dormir davantage, cela suffit à son bonheur et l'entretient d'humeur joyeuse ; tu vois qu'il se contente de peu.

A son amour du repos, des bons morceaux et du sommeil, il ajoute une quatrième passion :

Baliveau adore ma fille !

Louisette le sait bien... est-ce que, à tout âge,

on ne s'aperçoit pas de l'adoration d'autrui ? Elle en use largement ; elle en abuse même, hélas ! Mais qui, d'entre nous, pourrait lui jeter la première pierre pour cela ?

En ce moment, elle contraint son docile ami à l'immobilité, que cela lui plaise ou non : il s'était lourdement laissé tomber sur la pelouse du jardin pour s'endormir à ce blond soleil d'automne, encore chaud sans l'être trop ; peut-être la vision de ses courtes promenades et de ses longs repas traversait-elle ses rêves ; peut-être retrouvait-il en songe des amitiés perdues et des illusions envolées... toujours est-il qu'il ronflait, le museau sous son coude, avec un air béat qui me faisait envie.

Louise en fut frappée sans doute, et s'aperçut que, elle aussi, avait sommeil... Alors elle choisit prestement sa place sur ce vivant coussin et s'enfouit dans l'épaisse fourrure de l'animal avec des grâces de jeune chatte plongée dans l'édredon.

« Bali, ne bouge plus ! » a-t-elle ordonné en fermant les yeux.

Et Bali n'a plus bougé.

Sans doute, il éprouve de temps en temps le besoin de changer d'attitude, d'étirer ses pattes ou d'allonger son museau ; mais il s'en garde bien ! Il me semble avoir assez dormi maintenant et voici l'heure de son goûter. Il y songe, c'est évident : tantôt il interroge la petite fille d'un regard lourd, glissant entre ses paupières mi-closes ; tantôt il pousse un soupir éloquent ; mais il réprime le mouvement qui calmerait ses *inquiétudes dans les pattes*. Et ne crois pas qu'il se devine le moindre mérite à cela : non, vraiment, la bonne grosse bête : le dévouement lui semble tout naturel, comme il semble tout naturel à Louise de recourir à ce dévouement. Les boucles blondes de la fillette se mêlent aux sombres soies de l'épagueul qui sert de repoussoir à cette forme charmante ; parfois, dans son sommeil un peu agité, l'enfant laisse tomber son petit poing fermé juste sur l'œil de l'animal ; parfois le bout carré de sa bottine de cuir s'abat sur le flanc du chien dans un brusque changement de posture ; mais que ma fille se démène ou qu'elle reste immobile, ce groupe est charmant et fait rêver... la force inconsciente, humble et dévouée qui donne sans rien réclamer en retour... la faiblesse confiante, un peu égoïste, hélas ! qui reçoit sans se demander ce qu'elle pourra bien lui rendre... Est-ce que ce n'est pas l'histoire de l'humanité, cela ? Est-ce que nous n'avons pas tous les jours ce spectacle devant les yeux, sous des formes innombrables?... Ah ! ma belle petite Jeanne, que de sujets à réflexions philosophiques autour de nous, si nous savions regarder !

Mais ce n'est pas pour philosopher que je t'écris aujourd'hui ; je n'en aurais pas le temps, d'ailleurs : voici un vent léger qui nous vient de loin ; il secoue sur ma fille les pétales blancs du rosier qui lui sert de tente ; il pourrait bien secouer en

même temps quelque rhume de cerveau... toujours la prose derrière la poésie!

Éveillons la dormeuse.

« Tu fatiguais Baliveau, mignonne, ai-je dit en l'embrassant.

— Du tout, maman; ça lui faisait plaisir, au contraire; je lui tenais si chaud! »

Elle le croit vraiment comme elle le dit; cela soulage d'autant sa conscience.

Pauvre Baliveau!... lui aussi, il aurait le droit de fredonner à sa façon :

C'était bien la peine!...

Cette réponse de l'enfant me préoccupe et me fait songer... de la fille à la mère, l'enchaînement est naturel... Je commence donc un retour sur moi-même et j'examine ma conscience.

N'ai-je jamais, comme ma fille, interverti les rôles et fermé les yeux sur une situation? Ne me suis-je pas trompée moi-même pour m'innocenter devant mon propre tribunal?... Quand j'excite

mon mari à un effort qui lui coûte, quand je l'exhorte à vaincre une répugnance, quand je le pousse à quelque menu sacrifice sous le prétexte de son perfectionnement moral ou de son intérêt temporel, est-ce bien lui qui doit en bénéficier?... N'est-ce point ma personnelle satisfaction que je recherche avant la sienne?... Il est si facile de se tromper sur ses propres intentions! il est si facile de mêler tant d'alliage au métal précieux, que cet alliage finit par ne plus s'allier... qu'avec lui-même!

Cela ne fait-il pas frémir de songer à tout cela? N'est-ce pas effrayant de se connaître si mal et si peu?...

Tu me répondras peut-être que ce serait parfois beaucoup plus effrayant de se bien connaître. Non : si c'est pour se réformer.

Réformons-nous donc de notre mieux, ma chérie; et, pour commencer l'œuvre, prends la résolution de ne plus faire languir ainsi, dans l'attente d'une pauvre lettre, ta fidèle

FLORENCE.

MODES

C'est le mois favorable aux excursions. Grâce aux vacances, les familles retenues jusqu'ici à la ville vont pouvoir aller chercher à la campagne ou en voyage, repos et distractions.

Le béret des Pyrénées devient une charmante coiffure pour jeune femme et jeune fille. Cela a beaucoup de cachet, et sied particulièrement bien à cheval. On en porte aussi aux bords de mer; les enfants et les jeunes personnes partagent simplement leurs cheveux en longues nattes attachées au bout par un ruban assorti à la nuance du béret. Les plus jolis sont en drap fin blanc tout uni, ou brodés de laine bleue ou rouge; pompon au milieu et longs glands de côté, en laine semblable. Les rouges et les bleus sont brodés et ornés de laine blanche. Un long voile, de gaze blanche ou de la couleur du béret, est attaché par derrière où il retombe, ou bien s'enroule autour du cou. Je recommanderai aussi pour le moment de la fraîcheur, les mantilles espagnoles et les capulets en cachemire des Pyrénées, de formes commodes et jolis d'ornements. Les rotondes ou capulets blancs sont brodés de chenille bleue, rose, cerise, etc.; quelques-uns de chenilles de toutes les couleurs; ces derniers sont moins distingués. Le bord de ce vêtement est souvent bordé d'un large ruban de satin de la nuance de la chenille, ou d'effilés à boules.

Les mantes ou mantilles de cachemire rouge sont de plus en plus en vogue. Ce modèle convient à toutes, mais spécialement aux femmes

âgées. La plupart ont des capuchons. Comme ornement, des guipures noires surmontées de plusieurs rangs de velours noir.

Les mantilles de dentelle espagnole noire sont élégantes. Celles de blonde noire brodée de soie blanche sont d'un très-brillant effet, surtout aux lumières.

Il est fort essentiel, au bord de la mer, d'avoir pour l'ordinaire des costumes des nuances solides. Le beige a ce privilège; Madame Duboys, *rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31*, l'emploi de préférence, et les costumes qu'elle expédie sont simples et élégants.

Voici la description de l'un de ces costumes en petit laine croisée fort solide. Il y a dans le bas du jupon, un volant plissé d'étoffe pareille, surmonté d'un petit plissé à tête en faille gris ardoise.

Jupe garnie tout autour d'un petit volant plissé, en pareil. Elle est relevée par derrière, en draperies plates. Large poche en étoffe plissée, liserée de soie en haut et en bas. Longs nœuds de ruban.

Corsage à basques, simplement liseré de soie ardoise. Manches pareilles avec volants de laine et volant à tête en soie grise. Petits nœuds de ruban.

Boutons de nacre gris ardoise, chapeau de paille noire avec guirlande d'églantines de différentes couleurs. Voile de gaze grise.

Les costumes de laine blanche sont aussi fort goûtés aux bords de mer; ils se portent presque



IMP. DUPUY, PARIS.

C. Moutet.

Septembre. 1876

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

N° 4066

*Cartes de la M^{me} Dubois rue d'Anjou-Saint-Honoré, St. Etiffes des Magasins du Petit St-Thomas rue
du Bac 27 à 35. Eventails artistiques de la M^{me} Alexandre Bnd Montmartre, 14. Parfumerie Guertain
rue de la Paix, 15. Machines à Coudre Wheeler & Wilson M^{me} Seeling 70, Bond Libanopol.*



toujours sur des jupons noirs et se garnissent de guipure, de dentelle torchon et d'effilés.

Les guipures blanches, employées en ornement avec du blanc ou de la couleur, sont quelquefois brodées en fil ou en laine de diverses nuances, par exemple rouge ou bleu. On voit encore au bord des tuniques un mélange de guipures blanches et de guipures écruées, ces dernières souvent brodées de couleur.

Il se fait également pour garnitures de costumes, de très-jolis genres de broderies, en soie de couleur, sur des bandes de drap ou de cachemire blanc de la hauteur de 10 centimètres.

Ainsi, sur une toilette de cachemire gros bleu, j'ai vu, chez Madame Duboys, employer des bandes de laine blanche, brodées de soie floche gros bleu et bleu de ciel. Ces bandes étaient fort joliment disposées sur le devant de la jupe, en se croisant en long et tournant tout autour; se prêtent facilement à l'ornement de la poche. Mêmes bandes sur un paletot droit, boutonnant. Il y en avait une au milieu du dos et le long des manches.

Madame Duboys commence à s'occuper des costumes d'automne. Le suivant, composé avec le bon goût qui caractérise cette maison, aura, je crois, beaucoup de succès.

Il est en joli tissu sergé d'une très-belle nuance, *tête de nègre*. Les ornements sont d'une couleur nouvelle, un peu plus accentuée que le blanc ivoire, et cependant moins marquée que le jaune mais.

Le jupon a un volant plissé, surmonté d'un bouillonné dont les deux têtes sont liserées et doublées de faille du jaune indiqué. Longue tunique avec bel effilé de soie à glands *tête de nègre*, mélangé de fils de soie mais clair. Les draperies du relevé de derrière sont retenues par un mélange d'effilé et de larges rubans des deux teintes du costume. — Poche et manches ornées de même. — Corsage à basques liserées.

Paletot droit (avec ou sans manches), garni d'effilés et d'un bouillonné à têtes liserées de jaune, comme celui du jupon.

Les boutons, au paletot et à la tunique, sont en passementerie couleur *tête de nègre*, agrémentés

de fils de soie, mais clair. — Chapeau forme toque en feutre de la nuance du costume.

Bord en velours brun ou de plumes frisées.

Deux longues plumes d'autruche sont posées à plat sur la calotte, et retenues en avant par un large nœud de velours en biais. Elles tombent assez bas en arrière, en laissant passer au milieu d'elles une troisième plume jaune mais, un peu moins longue.

La nuance *prune* et celle *bleu marine* sont toujours très choisies pour la confection des toilettes habillées.

Voici un modèle de cette dernière couleur, avec laquelle on peut ménager certaines étoffes, ce qui utilisera une robe ancienne.

Jupon à longue queue en faille *bleu marine*. Le devant seul a un volant plissé haut de 20 centimètres. Les lés de derrière sont montés à très-gros plis doubles, à la suite du lé plat, ayant à peu près 50 centimètres de long. Ils sont bien rassemblés, et retenus par une petite patte dissimulée sous la queue de la seconde jupe, qui sera composée de plis en biais de taffetas à carreaux blancs et noirs.

A trois reprises différentes, il y a une draperie de trois biais garnis chaque fois d'un long effilé de soie, à tête à jours, blanc et noir. Ces trois draperies sont cousues sur un devant de soie bleue ne se laissant voir qu'à travers les effilés. Le tout se rejoint par derrière en dessous de deux lés bleus faisant quelques plis plats, lesquels se dégage une traîne partagée en deux, sans garnitures et accompagnant celle du jupon sur lequel les extrémités doivent être fixées.

Corsage très-collant, forme cuirasse, en taffetas à petits carreaux blancs et noirs. Le bas est garni d'effilé. Col ouvert, en soie bleue.

Manches de soie bleue très-étroites, demi-longues, avec revers à petits carreaux. Effilés et nœuds de ruban.

Le *rouge* continue à figurer chez certaines personnes, sur presque toutes les toilettes. Des nœuds, des fleurs et des ceintures de cette couleur voyante, se trouvent accouplés de la façon la plus invraisemblable et la plus criarde.

Je persiste à recommander l'abstention de cette perversion du bon goût.

VISITES DANS LES MAGASINS

A cette époque, mesdemoiselles, on trouve de bonnes occasions; les magasins soldent leurs étoffes d'été. C'est ainsi que nous avons vu au Petit-Saint-Thomas des étoffes vraiment très-jolies, à des prix extraordinaires de bon marché; des cravates en surah à carreaux bleu pâle, roses, caroubier, mais, mauve, verts, sur fond blanc, ne coûtant que 95 centimes. Qui n'aura le désir d'en

assortir quelques-unes à ses costumes? D'autres en dentelle crème. Toutes ces charmantes fantaisies, qui vous fascinent dès votre arrivée dans les galeries du Petit-Saint-Thomas, ne doivent point nous faire perdre de vue les choses sérieuses, c'est-à-dire les tissus de laine que ces magasins préparent pour la saison d'automne; ils sont de bon goût, de teintes toujours calmes, et

ne nous feront pas regretter les jolis carreaux, les brillants damassés de l'année dernière; d'autant moins que ces dispositions se retrouvent encore, mais avec un attrait de plus : la nouveauté dans la combinaison des couleurs. Les soieries classiques, telles que les failles et les taffetas noirs, qui ne sont point soumises à la mode, méritent que je vous les signale à cause de leur belle et bonne fabrication : à 5 fr. 75 c., vous avez une bonne soie qui fera un costume très-suffisamment élégant, pour vous, mesdemoiselles, réservant pour vos mamans les failles d'un prix plus élevé; à partir de 7 fr. 50 c., on trouve une faille gros grain, souple et d'un beau noir; à 8 fr. 75 c., à 12 fr. et jusqu'à 18 fr. avec prix intermédiaires, les failles sont superbes, d'un noir de corbeau fin et brillant, et garanties. Les confections d'automne, dont nous avons vu quelques premiers modèles, sont charmantes, et les manteaux d'hiver, amples et bien garnis, seront appréciés aussi bien des frileuses que des élégantes; la planche de confections que vous recevrez le premier octobre vous permettra de choisir parmi toutes ces formes nouvelles et variées. Nous rappelons à nos abonnées que les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, envoient franco toute espèce d'échantillons.

Il me paraît utile, aux changements de saison, de vous rappeler que la Teinturerie Européenne de M. Périnaud, 26, boulevard Poissonnière, teint, en noir fin et en couleurs fines, toutes les soieries; le procédé inventé par M. Périnaud est le seul qui donne aux étoffes teintes l'aspect de l'étoffe neuve, parce qu'il leur laisse la souplesse et le moelleux; ce progrès, il faut le reconnaître, apporte une économie réelle dans notre toilette. Il en est de même des costumes de laine de toutes les qualités, que l'on teint tout faits avec leurs garnitures, leurs ornements, et quelle que soit la quantité de volants plissés ou ruchés.

J'ai pu voir, chez M. Périnaud, du crêpe de Chine teint qui était en tout semblable à l'échantillon neuf; les cachemires de l'Inde teints en réserve sont l'objet de grands soins, et nous assurons nos lectrices qu'elles peuvent avoir une entière confiance dans la manière de faire de la Teinturerie Européenne. Nous parlerons, dans un moment plus opportun, des sicilienne, des velours, des cachemires, teints ou seulement repassés à la teinture; ce que nous préférons de beaucoup à la robe nettoyée. Mais ce que nous dirons aujourd'hui, c'est que M. Périnaud vient de prendre un brevet pour un nouveau système qui apporte encore un perfectionnement de plus à la teinture des soieries. Nous prions de s'adresser directement à M. Périnaud.

Avez-vous écouté, mesdemoiselles, les quelques conseils d'hygiène que je vous ai donnés au commencement du printemps, et qui avaient pour but de préserver votre teint du hâle, et de toutes ces vilaines taches de rousseur qui endom-

magent trop souvent les plus jolis visages? Ce que je vous conseillais, ne pouvait pas être taxé de coquetterie; après tout, quand il entrerait un peu de coquetterie dans ces soins préventifs, quel mal y aurait-il? Je vous disais donc, d'après l'avis très-compétent de M. Guerlain, que la première précaution à prendre était de ne pas sortir sans voilette; on ne peut croire combien préserve ce petit voile de tulle. Je vous désignais les produits à employer pour empêcher les rougeurs produites par la grande chaleur; aujourd'hui je vous répéterai que la Crème de fraises est le meilleur des cold-cream, et qu'elle a le mérite de se conserver indéfiniment sans s'altérer; il en faut faire usage le soir et le matin, puis saupoudrer la figure de poudre de riz — Cypris pour les brunes, de Cygne pour les blondes — et l'enlever avec la main au bout de quelques instants.

Comme eaux pour la toilette: l'eau de Verveine, l'eau de Chypre. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine, dont la propriété est d'enlever la crudité de l'eau, et de rendre la peau douce et blanche. La pâte d'amandes aux mellites est excellente. La grenadine, une des dernières inventions de M. Guerlain, est parfaite pour les soins de la main; elle s'emploie avec ou sans eau et remplace le savon. Le stailboide, pour les cheveux, les rend brillants et souples, et vos frères pourront s'en servir pour lustrer leur moustache. Les extraits pour le mouchoir sont nombreux; mais comme il y a une mode en tout, la mode est aux parfums suivants: fleurs nouvelles, très-douce et suave odeur; le Cédrat, très-frais et très-agréable pour les temps chauds. La maison de détail de M. Guerlain se trouve 15, rue de la Paix.

Dans une précédente visite, j'ai donné l'adresse d'une maison d'ouvrages de fantaisie et de tapisserie, ainsi que la nomenclature des différentes fournitures nécessaires à leur exécution et les prix. Rien, je pense, n'avait été oublié dans cet énoncé. Je renvoie donc les abonnées qui demandent des renseignements à ce sujet à la *Visite des magasins* du mois d'avril. Quant aux ouvrages d'applications de cretonne sur satin ou toile écrue, la Maison du Sphinx, 55, avenue du Nouvel-Opéra, excelle dans la composition des dessins qu'elle agence avec goût au moyen de nombreuses cretonnes; car, ne croyez pas, mesdemoiselles, qu'il suffise de choisir une belle cretonne, de la découper et de l'appliquer en réunissant dans un ordre quelconque toutes ces découpures, pour avoir un ouvrage d'un goût original, ayant un aspect artistique. Non, pour obtenir un effet d'ensemble joli et varié, il faut beaucoup de cretonne afin de prendre à celle-ci des fleurs, à cette autre des oiseaux, à cette autre encore des feuillages, des branches, même des arbres. Avant de disposer

ces découpures sur l'étoffe, il faut chercher une composition, faire une ébauche, car enfin on ne réussit pas au premier coup d'œil à marier, agencer avec grâce tous ces petits *chiffons coloriés*. Si vous avez de la patience doublée de persévérance, vous arriverez très-certainement à un bon résultat, mais si vous doutez de vous, faites préparer une feuille de paravent ou un coussin par madame Miroude au Sphinx, vous aurez la clef de cet ouvrage en examinant la manière dont les raccords sont faits. Vous pourrez alors entreprendre tous les travaux de ce genre. Madame Miroude vient d'appréter des rideaux en toile dont tout l'encadrement est en cretonne découpée.

L'ouvrage peut paraître un peu embarrassant, vu sa dimension; aussi a-t-on posé les découpures sur une large bande de toile que l'on applique sur le rideau avec un petit jonc qui cache la couture.

Voici encore un tapis de salle à manger, des portières faites de même; enfin ce travail plaît tellement, que madame Miroude a cherché et a réussi à l'appliquer à toute espèce de tenture, voire même comme encadrement de panneaux, et nous avons pu juger que tout était réussi à souhait. Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à madame Miroude.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Costumes des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 33.

Chapeaux de M^{me} de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Première toilette. — Costume en percale. — Jupe ornée, dans le bas, d'un volant plissé surmonté d'un volant froncé, brodé et festonné en blanc. — Polonaise boutonnée devant, avec large bande brodée montant sur les épaules et redescendant en bretelles dans le dos; la large bande brodée orne le tour de la polonaise, qui est garnie d'un volant brodé; poche froncée sur le côté. Dans le bas de la manche un volant plissé et un volant brodé. Le lé de derrière est brodé, garni d'un petit volant brodé et festonné; il forme pouff. — Chapeau en paille belge, orné d'une ruche en gaze de soie *Sphinx*. Dessus et dessous, touffes de coucous.

Deuxième toilette. — Costume en batiste, avec garniture brodée en plumetis et feston. — Au bas de la jupe un volant plissé, un brodé et un petit volant plissé au-dessus. — Tablier double; le plus long est carré et garni comme la jupe; le second est arrondi, retiré en arrière et forme pouff. Corsage avec longue pointe devant, boutonné en biais et orné de trois rangées de boutons en coroso; col double avec garniture brodée et nœuds en faille; manche ornée comme le bas de la jupe. — Chapeau paille paillason noir, avec ruche en gaze de soie; dessus touffe de giroflées et coquelicots bruns, dessous nœud en faille; touffe de giroflées retombant derrière sur les cheveux.

Costume de petite fille. — Robe en cachemire; le

devant princesse; dos plat allongeant la taille, avec jupe plissée; patte boutonnée au bas du corsage. Ceinture en taffetas à longs pans; manche courte avec patte boutonnée. Guimpe décolletée en nansouk brodé, manche en nansouk. — Bottines en satinette ouvragée.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

PETITE BANDE, point damier, bleu de deux tons, soie d'Alger ou laine, et point byzantin en soie d'Alger ou cordonnnet mais; les motifs sont reliés par un hexagone en point de compte croisé; la bande est bordée de deux rangs de point de compte croisé. On peut faire cette bande en toute nuance. (Voir le Manuel pour les différents points.)

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de mademoiselle Lecker, rue de Rohan, 3.

1^{er} CÔTÉ

QUART D'UN TAPIS DE TABLE en drap militaire. Après avoir relevé l'angle, vous complétez votre dessin en rapportant l'autre partie aux lettres de raccord; vous avez un peu plus du quart du tapis. Le fond rouge est réuni au cadre bleu par un galon en fil écreu; le travail est en grosse laine anglaise, fixée par des *points d'arrêt* en soie d'Alger de teinte olive. Les points lancés sont en laine dédoublée; les dents de feston du cadre sont ornées de petits glands en laine, alternés: au creux, un gland des deux nuances poncé de la broderie, et à la pointe, un gland teinte crème lié avec de la laine vert olive.

2^{me} CÔTÉ

GARNITURE, application de nansouk sur tulle grec, pour rideau, dessus de lit ou d'édredon, bas d'aube ou nappe d'autel.

TAPISSERIE PAR SIGNÉS, bande pour ameublement; le motif isolé peut servir pour pliant.

ABAT-JOUR

PREMIER TIERS DE L'ABAT-JOUR. Prière à nos lectrices de se rappeler que cet abat-jour doit être donné en trois parties seulement.

NEUVIÈME CAHIER

Châle afternoon. — Costume en grenadine. — Costume de petite fille. — Costume en toile d'Oxford. — Voile de fauteuil. — Coussin en cretonne brochée. —

Pantoufle en tissu brésilien. — Bande frangée en toile vénétienne. — Paletot en gros de Lyon. — Paletot de petite fille. — Costume en foulard. — Costume en faille et matelassé.

PLANCHE IX

1^{er} côté

CHALE AFTERNOON, page 1 (cahier de septembre).

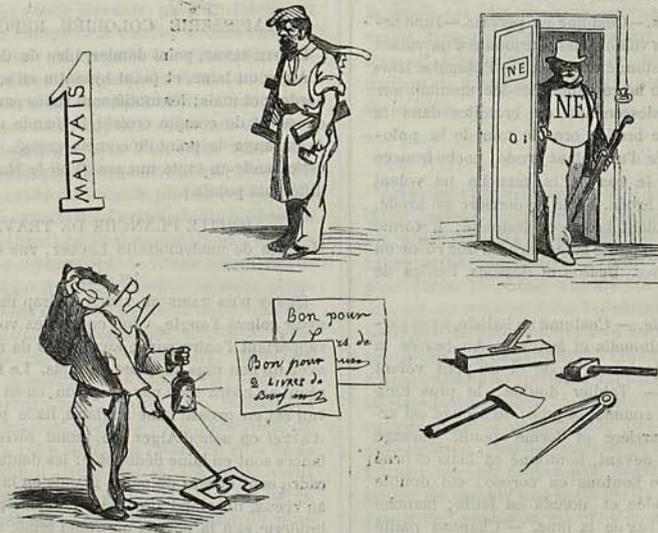
2^me côté

ROBE DE PETITE FILLE de sept à neuf ans, page (même cahier).

ENIGME

On m'aime : de nuance éclatante ou foncée,
— Exprimant avec art une noble pensée,
— De Bohème, — luisant, parmi l'herbe des champs,
— Ramené par la mode aux courses de Longchamps.
— J'ai mon rôle au bouquet; — j'embellis les prairies;
— J'ai ma place au blason dans quelques armoiries;
— J'attaque la racine, — et chante les héros:
— On me prodigue un peu, parfois, dans les tableaux.
— Je figure au dressoir; — ennemi domestique,
On m'écrase, du pied. — L'on me met en musique.
— Je bordais un costume, au temps des troubadours,
Et, sous un autre nom, j'orne encor vos atours.

RÉBUS



Explication du rébus d'Août : *Ce qui abonde ne vicie pas.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.